

22<sup>es</sup> Rencontres d'été  
théâtre & lecture  
en Normandie

15.07 → 20.08.23

# CONCOURS D'ÉCRITURE

DU 1<sup>ER</sup> JUILLET AU 5 AOÛT 2023

Remise des prix le 19 août à 11h à la médiathèque de Dives-sur-Mer

## PETITE BROCANTE DE L'INTIME

*Quand les objets, les sons, les odeurs ou les gestes  
déclenchent une impression de réminiscence.*

*Et vous ? À l'instar de Marcel Proust, quelle est votre madeleine ?*





# PARTICIPANT.E.S

1. Le Piaf - Alexis GOURDIN
2. Daniel et Valérie - Gildas FERE
3. La maison de mon enfance- Nathalie GERARD
5. 4. Un temps d'autrefois- Philippe Hanse/ 5. Les groseilles Rouges-Françoise RICHARD
6. 4L rouge dans le paysage -Aline ROBEL
7. Corpus Captus- Jacqueline VEREL
8. Terre battue et balle perdue- Brigitte GUILBERT
9. Petite brocante de l'intime/- Rebecca DONACHIE
10. Les fantômes pont-aux-choux- Catherine BUSARO
11. Flocons d'avoine et dix de der/- Nicolas CHOQUET
12. Moedertaal- Muriel DAMS
13. Je me souviens- Sylvie BRIERE
14. Renaissance olfactive- Sandrine WARONSKI
15. Cher papy- Jean FREMONT
16. La soupe à la citrouille- Martine DECREUZE
17. Louisa-Mamie-Cadeau- Marie-Cécile MALAISE
18. Errence— Anne DESCHEEMAECCKER-GRANGE
19. Harmonie- Anne AUGER
20. Je pleure mes souvenirs, je ris du temps qui passe - Caroline MORICE-MARIE
21. Une dimanche à Octeville : au royaume des patates! - Noémie DELAHAYE
22. Le voyage à Bicyclette—Odile GUYON/
23. Vivre—Céline MASSON
24. Caprice des dieux « un amour de fromage »- Claude ROUSSET
25. Petit œufs de bois- Frida MOUSTACCHIS
26. Bouton d'or -Loïs GRESPAN
27. Inaccessible étoile- Laurence CAZALET
28. Le coussins de soie rouge -Agnès BOURHIS
29. Un récit d'eau—Louis-Antonin LESIEUR
30. La paire d'Atropos- Calra MADEC
31. Pic-Nique - Anne DEKONINK
32. De la nature Humaine- Geneviève BUONO
33. Le cadeau d'Alice- Isabelle MAZODIER
34. Des rives, des odeurs - Florent TANNEAU
35. Pâte à chou et crème onctueuse, l'éveil des sens - Marisa DUBUISSON
36. Du côté de chez Dianthus -Béatrice JUILLARD
37. Mon ancienne librairie- Kévin YVER
38. l'odeur de la rose- Ninon AGOPIAN- PEISAKOVITCH
39. Diabolo-Grenadine- Christophe LE MAUX
40. La Bibliothèque—Marie CHOQUET
41. Les maîtres sonneurs- Claude CHEVALLIER

Texte n°1

## Le Piaf



Moi ce que j'aime, c'est le gazouillement des oiseaux au printemps. A la fin de l'hiver en entrant dans les beaux jours, finis les gelées. Nous arrivons à la saison de l'accouplement. Les oiseaux, du piaf au merle en passant par les corbeaux, chantent leurs plus belles chansons d'amour. Quel plaisir le matin quand je me lève et mets le nez dehors ! Cela me met de bonne humeur pour la journée. Au foyer des garçons à Caen, je mettais fait la réflexion suivante : Marcel Cerdan s'est marié avec un piaf ? J'avais que 3 ans. En cette période les nids sont surement construits. Les œufs vont éclore et les mams vont nourrir leurs petits.

A l'année prochaine les piafs, avec plaisir.

# Daniel et Valérie



## 2023

Premier dimanche de juillet.

Jour de brocante.

Première brocante de sa vie.

Mathis aura bientôt cinq ans.

L'obstiné, le têtue que je suis, a eu l'idée de partir à la chasse au trésor.

Sur les traces des parfums de mon enfance.

Trouver ou plutôt retrouver, entre un 33 tours de Michel Delpech, un lot de casseroles en cuivre, une photo dédicacée de Jean Gabin ou une lampe à pétrole, le livre qui a changé ma vie...

« Daniel et Valérie »...

## 1978

Premiers jours en classe de Cours Préparatoire.

Sur la photo en noir et blanc, près des marronniers, assis sur le banc à côté de Mademoiselle Hébert, la maîtresse, c'est moi qui tiens l'ardoise.

« Classe de CPA 1978/1979 »

La méthode de lecture s'appelle « Daniel et Valérie ».  
Elle est signée de Messieurs Vincent et Houblain.

Si ma mémoire est bonne Valérie a de jolies couettes...

B et A font BA.  
D et O font DO.

Le chat boit du lait.

Daniel joue avec Valérie.

Papa lit le journal.

Maman lave la cuisine.

Nul doute possible, nous sommes bien dans les années 70...

## 2023

Mathis se fiche pas mal des souvenirs de son papa.

Il a repéré un Puzzle Spiderman qui selon ses dires a l'air super chouette...

« Viens Papa, je vais te montrer ! »

A côté de Spiderman, un stand attire mon attention.

J'aperçois des BLED et autres BESCHERELLE.

Une institutrice à la retraite vend des livres scolaires.

Non, ce n'est pas Mademoiselle Hébert.

En quarante ans de carrière, elle aura appris à lire à près d'un millier d'enfants.

Un sacerdoce.

Et voilà que pour un euro symbolique, elle me tend le livre que j'espérais tant...

« Daniel et Valérie »...

Parfois, la mémoire nous joue des tours.

Ce ne sont pas des couettes.

Ce sont des nattes...

16 heures.

L'orage et la pluie auront eu raison de la brocante.

Les exposants remballent leurs marchandises en quatrième vitesse.

Retour à la maison.

Les brocantes sont de petites escapades dans les allées du temps.

Je suis né en noir et blanc comme Jean Gabin sur la photo.

Je suis né en noir et blanc mais je partirai en couleurs.

Les couleurs du bonheur.

Les couleurs d'une vie bien remplie.

Lorsqu'un jour, Mathis refermera mon vieux bouquin, Daniel et Valérie auront à leur tour quelques cheveux blancs.

Et tous les chats du monde continueront à boire du lait...

## La maison de mon enfance



Grand-mère est morte. Je range mon téléphone portable dans ma poche en espérant pouvoir revenir cinq minutes en arrière. Juste avant que ma mère ne m'appelle. Juste avant d'apprendre la terrible nouvelle. Mais le temps ne fait qu'avancer et je dois prendre conscience qu'une partie de mon enfance est désormais partie à jamais. Je fêterai pourtant mes quarante ans le mois prochain mais ma grand-mère représentait pour moi les mercredis sans école, les Jours de garde lorsque j'étais malade, les chouquettes qu'elle n'oubliait jamais de ramener, les goûters achetés à la boulangerie en sortant de l'école certains vendredis et bien sûr les vacances de juillet en Normandie. Trois semaines de bonheur sans les parents. Juste avec papi et mamie. J'ai eu soudain envie de retourner dans cette maison de famille. Je suis tellement prise par le travail et la vie de famille que je n'ai pas revue celle que j'appelais « la maison de mon enfance » depuis au moins vingt ans. J'ai tout arrangé en un coup de téléphone. Je pars samedi en Normandie pour commencer le rangement de la maison secondaire de ma grand-mère. Il va falloir la mettre en vente maintenant que grand-mère a rejoint grand-père. Plus personne ne passera ses week-ends ou ses vacances dans ce coin isolé, loin de la première épicerie et loin d'un médecin.

Après l'enterrement, et les derniers adieux à l'être aimé, j'ai ressenti le besoin de me retrouver seule. Je suis rentrée chez moi et j'ai préparé ma valise. Mon mari a pris quelques jours de congés pour s'occuper pleinement des enfants pendant que je serais en Normandie. Sans le savoir, j'allais partir à la rencontre de mon passé. Le lendemain matin, je suis partie de bonne heure afin d'éviter les embouteillages à la sortie de la région parisienne. Deux heures et demi plus tard, je stoppe la voiture devant le grand portail blanc. J'ai mis quelques minutes à pouvoir l'ouvrir puis je gare mon véhicule dans la grande propriété de neuf mille mètres carrés. Le soleil brille déjà fort dans le ciel et illumine les hautes herbes de la pelouse non entretenue depuis la mort de mon grand-père, un an auparavant. Une toile d'araignée recouvre la serrure de la porte d'entrée. J'attrape un mouchoir au fond de ma poche et essuie ce qui me gêne. Une fois à l'intérieur, un flot de souvenirs remonte à la surface. Rien n'a changé. La cheminée trône toujours aussi fièrement à gauche du salon. Soudain, l'odeur des flambées nocturnes pour se réchauffer réveillent mon odorat endormi. Puis ce sont des émanations de saucisses grillées qui me parviennent, les réminiscences de la viande cuite au feu de bois. Grand-mère adorait ajouter du bois de pommier pour que la viande soit meilleure. Je contemple ensuite le salon composé d'une grande table ronde en son centre, de trois fauteuils bien confortables contre les murs et d'une petite télévision. D'un coup, les images du crash du Concorde me reviennent. J'étais là, devant mon émission préférée, quand elle a été subitement interrompue par des informations qui semblaient importantes. Un avion s'était écrasé. Je ne comprenais

pas pourquoi cet évènement ne pouvait pas attendre le journal de 20h pour être diffusé. J'ai donc couru au fond du jardin avertir ma grand-mère. Quand je lui ai annoncé qu'un avion, le Concorde, s'était écrasé et que ma série avait été annulée pour en parler, elle ne me croyait pas. Le Concorde ne pouvait pas s'écraser. Il s'agissait de l'avion le plus sûr. Et pourtant, tout a une fin, même celle du Concorde.

J'ai poursuivi ma visite dans la cuisine. Cette pièce aussi est restée intacte. La vieille cuisinière à gaz est présente ainsi que tous les ustensiles pour cuisiner. Les images de grand-mère qui préparait le repas me reviennent à leur tour. Elle portait à chaque fois son tablier. Je crois l'avoir toujours connu. Il est encore accroché au porte-manteau. Je la revois éplucher, découper et cuire des légumes frais pour une soupe. Et là, elle sort du four le rôti de bœuf du dimanche midi. Il sent tellement bon avec ses effluves de thym et de romarin qu'elle ajoutait, tout frais. Cueillis quelques minutes avant la cuisson. Cette maison est la gardienne de mes souvenirs d'enfance. Comment ai-je pu attendre aussi longtemps avant d'y revenir ?

Je passe un coup de balai dans chaque pièce puis sors le sac où j'ai entassé les produits ménagers et décide de lessiver la maison du sol au plafond. Je fais ensuite du tri dans les placards, garde quelques affaires de ma grand-mère, en jette quelques-unes trop usées et donne les autres à une association. La maison devient encore plus belle que dans mes souvenirs. Je suis venue dans l'optique de la rendre visitable pour une prochaine mise en vente et c'est chose faite. Toutefois, je ne peux me résoudre à imaginer une autre famille que la mienne vivre ici. Il faut que mon mari et mes enfants viennent découvrir cette propriété. Le temps est arrivé pour moi de partager mon passé pour vivre mon futur.

## Un Parfum d'autrefois



La nuit brumeuse qui s'annonce, tombe progressivement sur le petit village situé au milieu des marais . A quelle nuit de sommeil faut-il s'attendre ?

L'angoisse est bien là .... pourtant il faut bien aller dormir . Ce jeune enfant doit se résigner à monter l'escalier le menant à sa chambre . Lentement , en s'y relevant en plusieurs fois le calvaire commence L'escalade est ponctuée de calcul dans sa tête... : une marche , la 2ème marche , puis encore une autre...voilà enfin que survient la marche palière dans le virage . C'est l'occasion salutaire , qui lui permet de reprendre son souffle . Puis en levant les yeux il aperçoit au loin son objectif à atteindre. C'est loin , toujours

trop loin. Après quelques bouffées d'oxygène prises ...certainement trop vite, comme s'il avait le sentiment de les voler, Il faut de nouveau repartir.

Maintenant , lèvres serrées, nez pincé , ongles bleutés, il arrive devant une porte... Celle de sa chambre pour lui tout seul . L'humidité roule sur les carreaux , mais il sait aussi que la fenêtre entrouverte pourrait laisser le passage à une humidité plus sévère encore. Elle doit donc restée close. Pas de moquette au sol , de rideaux au fenêtres ni tapis, la bataille contre les acariens est engagée ici.

Les murs sont blancs et du parquet s'exhale une odeur de Javel. Toutes les précautions sont prises, pour que l'asthmatique ne trouve pas là ...raison au déclenchement d'une crise. Un grand lit douillet l'attend pour dormir, avec son matelas en crin de cheval. C'est la recommandation préconisée par la grand-mère, l'oreiller en balles d'avoine par le père.... Surtout pas de plumes , indiquent les spécialistes, et de plus il faudra vous séparer du chat .... Oui il est question aussi de mon chat ... celui qui ronronne comme moi parfois , mais lui c'est du contentement de mes caresses. L'oreiller volumineux trône au milieu du lit . Il n'est pas là pour accompagner la tête....non, son rôle est de permettre que je dorme presque assis tout en évitant la peur d'étouffer. Sur la table de nuit est posé un petit sachet entamé venant de la pharmacie . C'est la fameuse« Poudre Louis Legras »

Mes souvenirs aujourd'hui sont là , encore là.. Ce remède d'apothicaire figure dans ma chronologie médicamenteuse. Je l'évoque d'ailleurs souvent à la nouvelle génération de médecins. Mes recherches sur internet me remettent en mémoire beaucoup de souvenirs de situations...

- la main prévoyante qui a déjà posé à proximité de mon lit une petite soucoupe de porcelaine , porcelaine qui devait être blanche, mais jaunie par l'usage et le temps.

- La confection du petit volcan de poudre fine et de couleur vert olive préparé consciencieusement

- Placée à proximité , prête à s'enflammer ...la boîte d'allumettes suédoises

- La petite lumière blafarde accompagnant ma nuit et qui apporte une note chaleureuse voir réconfortante en éclairant cette barbe du Docteur Legras .

- Le sommeil doit venir maintenant , les rêves aussi ,avec leur cortège d'envies dont je suis privé :

- jeux de courses , de natation, parfums des fleurs.....

Pourtant ... dans la nuit le train siffle dans ma poitrine, je dors mal , toute la maison-née doit être réveillée....

Hélas, Involontairement, mes nuits blanches sont partagées. Les cloisons laissent passer les

bruits, les chuchotements .

- Madeleine ! Le petit dort mal !!! Alors le plus silencieusement possible, ma mère se glisse dans

la pièce voisine, s'approche de la table de nuit et avec des gestes devenus habituels, fait craquer l'allumette qui embrase aussitôt le volcan. Une petite fumée, âcre dans un premier temps, s'échappe , puis l'odeur de phosphore de l'allumette s'estompe rapidement , laissant l'espace vital pour moi se remplir d'une fumée apaisante et dont l'eucalyptus plus tard me rappellera à jamais cette odeur de poudre

L'éruption provoquait un sentiment euphorique . L'air inspiré trouverait plus facilement son chemin dans ma poitrine. Ce fut le rite familial pendant plusieurs années jusqu'à l'apparition d'une médecine plus performante

Bien des années plus tard , en Bretagne, ce sera l'arbre que ma grande soeur plantera dans son jardin qui ravivera mes souvenirs et j'éprouve encore bien du plaisir en humant de nouveau les feuilles de son bel eucalyptus.

## Les groseilles rouges



Enfant, je demeurais avec mes parents et mon frère dans une baraque en bois entourée d'un grand jardin où étaient plantés de nombreux arbres fruitiers et des fleurs aux couleurs chatoyantes telles que lys, iris, roses, reines-marguerites et bien d'autres. Mon père cultivait des légumes qui faisaient notre régal. Dans ce jardin qui nous semblait immense, tout en jouant, nous dégustions les fruits du verger et aussi les petits pois crus tendres et sucrés, les feuilles d'oseille un peu acidulées et surtout les groseilles.

Nous n'étions pas riches mais nous étions heureux. Mes parents élevaient quelques poules et lapins, cela leur permettait de ne pas faire trop de dépenses en viande qui, à l'époque, était plutôt chère. Mon frère était l'aîné et nous passions énormément de temps à inventer des jeux auxquels se mêlaient nos animaux de compagnie.

Si nous habitons dans cette maison, c'est que la guerre était terminée depuis deux ans, notre commune qui avait subi d'importants bombardements était sinistrée à quatre vingt dix pour cent. Partout c'était la désolation. C'était une chance d'avoir été relogés dans cet endroit car notre ancienne maison n'était plus qu'un amas de pierres. Heureusement pendant cette triste période nous avons été hébergés à la campagne par nos grands-parents.

Lorsque j'avais douze ans mon père est décédé, mon frère en avait seize. Maman était encore jeune et n'exerçait aucune profession. Elle a dû chercher un emploi car la maigre pension qui lui avait été allouée ne pouvait suffire à subvenir à nos besoins. Il a donc fallu quitter ce petit paradis et nous sommes allés vivre dans un appartement dépendant d'un immeuble HLM. Nous étions jeunes et nous avons vu le bon côté des choses, entre autres le confort que l'on n'imaginait pas : chambre individuelle, salle de bains, eau chaude et le chauffage dans toutes les pièces. Cette nouvelle vie nous a enchantés. Mon frère et moi y sommes restés jusqu'au moment où nous avons quitté le nid familial pour nous marier.

Maintenant, les fruits et les légumes, je me les procure dans les commerces mais ils n'ont plus du tout la même saveur, seul l'aspect reste identique. Toutefois je conserve intact le goût des groseilles rouges, elles ont gardé cette acidité qui me fait replonger dans mon enfance insouciante. Je me revois cueillant les grappes de groseilles qui bordaient les allées. Leur goût, leur odeur, leur couleur, tout est resté gravé dans ma mémoire et aussi les confitures que réalisait maman. Sans même en manger, rien qu'en y pensant, je sens des petites gouttelettes qui pétillent et éclatent dans ma bouche. Alors je suis transportée dans mes jeunes années et toutes les images de mon enfance heureuse remontent en moi.

Chacun de nous a probablement une réminiscence à la vue ou à la pensée d'un objet qui nous évoque un ou plusieurs moments de notre vie dont le souvenir demeure à tout jamais en nous, il suffit de savourer cet instant.

## 4L rouge dans le paysage



Je regarde une série, je ne sais plus laquelle, c'est sans importance, et soudain j'aperçois une plaque d'immatriculation dans un plan qui affiche le chiffre 5377.

Instantanément, sans que j'aie à parcourir le lent cheminement, qui de la sensation fait remonter le souvenir à travers les méandres de la mémoire, apparaît à mon esprit, comme un soleil dans l'obscurité du temps, la plaque contenant les chiffres : 5365-US-75.

5365-US-75 : nous traversons la France le long de longs paysages semés de blés dans la 4L rouge sur des routes de campagne, en ignorant les autoroutes et les quatre voies, qui sans doute n'existaient pas encore.

Vers quelle destination, je ne saurais le dire, elles ont été nombreuses, du Nord au Sud vers le festival d'Orange, les monuments de l'Antiquité Romaine, Sainte Marie de la mer, la côte d'Azur, à l'Ouest vers la Bretagne, Vannes, Auray, Saint Malo, les rivages et les fortifications, vers la Hollande des tulipes et des rideaux crochetés, Amsterdam, Van Gogh et les canaux, La Haye et Rembrandt, les polders du Nord-Ouest et les îles

C'était un autre monde, sans téléphone portable, sans internet, et peut-être aussi sans répondeur. Nous n'étions pas là, quelle importance ? Ils rappelleront plus tard.

Un monde sans doute plus libre, nous n'étions pas attachés par des fils invisibles quels que soient le lieu, l'heure, voire la planète.

D'ailleurs, tu avais déjà choisi cette liberté en te coupant de l'oppression des hommes, mon père, le tien et d'autres hommes dont certains furent des passagers fidèles.

Fenêtres ouvertes, radio à fond poussant des musiques et des voix dans l'habitable heureux, sans d'autre souci que le soleil, la route, le vent. Quand la radio se taisait, nous chantions ces chansons de poètes enracinées en nous : Barbara, Ferré, Brel, Catherine Sauvage... Cet amour, tu ne me l'offrais ni par le toucher, ni par les paroles, mais par ces traversées, par ces découvertes de paysages et de cultures diverses, ces cultures que tu avais au cœur et tant à cœur de me faire découvrir et partager, grâce à la petite voiture cubique qui flamboyait comme un coucher de soleil dans son ultime course rasante à l'horizon.

Soudain, les programmes de la radio s'arrêtent et une voix solennelle déclame : « C'est la révolution au Portugal ». 25 avril 1974. Nous faisons exploser notre joie. C'est la fin de la dictature de Salazar sur ce pays de la péninsule Ibérique, ce voisin de l'Espagne d'où nous tirons nos racines précieuses. Nous écoutons passionnément les reportages, les commentaires, les ambiances sonores. Les exclamations de bonheur de la population, le claquement des tirs en l'air, les

témoignages. Nos poitrines sont gonflées de l'espoir d'un monde meilleur.

J'avais 17 ans et toi quarante-cinq. Ce dernier âge que j'ai moi-même dépassé depuis longtemps.

Oui, nous allions ici et là, avec cette âme nomade que tu tirais certainement des ancestrales pérégrinations de tes prédécesseurs, et que mon père voulait brider. Voulais-tu ainsi réparer les accidents de ta vie et le mien ? Voulais-tu me détourner de ma douleur et de la tienne ? Une douleur que je ne voulais pas laisser affleurer pas plus que tu ne voulais expliquer la tienne, si visible, et qui m'est longtemps restée mystérieuse. Ainsi nous demeurions secrètes l'une à l'autre dans un partage intime.

La route semble ne pas avoir de fin. Cette route n'en n'a pas, du moins tant que je suis en vie.

La 4L rouge flamboie et roule pour toujours remplie de chants, dans le bonheur et l'ivresse infinie de la liberté.

## Corpus Captus



C'est comme une carapace douce et lisse, une torpeur trompeuse qui m'enveloppe depuis mon réveil. Elle a posé mon corps dans une ambiance duveteuse pour mieux emprisonner la mémoire de mes sens.

Ma seule certitude, c'est que je suis seule pour reconstruire, fil à fil le tissu déchiré qui ne me rattache plus à l'extérieur.

Mon combat, dans l'instant, n'est nourri que d'un petit bruit, un glissement qui se produit à intervalles réguliers, comme un aller et retour. Il m'aide à mesurer le temps : je l'entends puis je l'attends. Le jeu est terrible et m'occupe toute entière. Petit à petit je deviens plus précise, jusqu'à prévoir le chuintement.

Une odeur l'accompagne. Je l'admets enfin après avoir minutieusement vérifié la découverte. Ma perception qui se reconstruit doit être jalousement protégée pour ne surtout pas retomber dans l'oubli. Mon parfum est familier. J'ai l'impression de le connaître mais je ne sais plus le « reconnaître ». Il me fabrique des images : je suis au bord d'une piscine, là où justement on sent cette même odeur âcre et écœurante. La mienne est changeante, parfois plus prononcée, comme si quelqu'un l'entretenait en s'agitant puis la laissait mourir en ne bougeant plus.

Un désir nouveau m'attrape. Je veux ouvrir les yeux mais j'ai oublié comment le faire. Je ne peux compter sur mes sens encore captifs. Ma volonté seule m'oblige à persister.

A travers mes paupières closes, je devine une faible lueur ou plutôt des bandes de lumière régulières, apaisantes. Quel geôlier pervers a même prévu, dans mon enfermement, ces barreaux de rêve ?

Un son brutal et métallique dérange mon atmosphère cotonneuse. Des images s'imposent de nouveau : je suis à table, un couteau vient de tomber sur le carrelage. Ce n'est pas le mien, je ne suis donc pas seule. Ma volonté s'épuise à vouloir remettre ce morceau de vie dans son cadre. C'est comme si quelqu'un l'avait découpé et posé nulle part. Je m'oblige à retenir chaque élément perçu, si petit soit il ; là est ma seule chance de fuite.

Brutalement, les bandes de clarté se transforment. Maintenant, elles sont inégales plus précises. Les barreaux se sont rapprochés. La lumière crue me blesse. Les bruits se multiplient deviennent insupportables à force d'être inconnus.

L'odeur chlorée se propage à nouveau, remuée par je ne sais qui. Le petit frottement revient et me rassure. Il construit ma mémoire et me laisse accepter toute la violence du reste.

Quelque chose pèse sur moi et m'oblige à respirer « petit ». Je tente de rentrer plus d'air dans ma poitrine. J'y arrive. A chaque inspiration je gagne un peu d'espace, consciente en même temps de m'approcher dangereusement de la douleur. Elle survient, fulgurante. Je la calme en réduisant mon air. J'ai déjà ressenti cette souffrance avant. Je dois donc en garder le souvenir, la nourrir même, la provoquer. Elle revient, terrible, me dire que c'est à son prix que je vais retrouver de l'important.

A nouveau, j'entends le petit glissement et l'air désagréable est brassé. J'explore, je vérifie avec précision chaque parcelle de sensation récupérée.

Un cercle infernal s'installe : si j'ai mal, le bruit revient, l'air bouge et la douleur disparaît pour un moment. Il me faut recommencer l'escalade jusqu'à aller trop loin.

Cette fois, c'est mon hurlement que j'entends puis, en écho, une autre voix crie, une voix familière, amie. Ma douleur s'apaise.

Il faut que je sache où en sont mes bandes de lumière. Enfin je peux les voir, égales, à nouveau loin de moi. Mes yeux sont ouverts. Vincent est là. Il me regarde, appelle, hurle plutôt. Du bonheur éclate dans sa voix. Plusieurs allers et retours viennent bousculer l'air.

J'ai le sentiment d'être posée dans une fête où je ne savais pas être invitée.

«C'est quoi le frottement ? »

Bonne nouvelle, je peux parler.

Quel frottement ?

Vincent s'agite comme un gamin qui ne sait pas sa leçon. Il ne comprend pas ce que je lui demande, ses yeux cherchent désespérément. Je dois trouver seule. Je guette mon petit bruit et l'identifie enfin en voyant la porte battante caoutchoutée s'ouvrir à nouveau.

Petit à petit ma pensée s'organise. Une infirmière vient d'entrer. Elle porte un plateau métallique où sont alignés, comme chez le dentiste, plusieurs instruments brillants et ... bruyants s'ils tombent ! Je ne parle pas de couverts sur le carrelage mais je sais maintenant à quelle table j'étais invitée tout à l'heure,

«Trois côtes cassées, vous ne faites pas les choses à moitié madame ! »

La phrase m'aide à rembobiner le film : le gamin en moto qui fait le con devant ma voiture, sa chute, le terrible coup de frein, la douleur dans ma poitrine.

Restent les traits de lumière, je me risque à tourner la tête pour découvrir la fenêtre et les lattes bleutées du store, régulièrement alignées qui tamisent la clarté du soleil.

Vincent me fixe avec le même sourire idiot qu'au début de nos amours. J'éclate de rire mais la douleur m'oblige aussitôt à «respirer petit»

Dans l'ordre rétabli, le gamin à moto revient, à juste titre, occuper tout l'espace, c'est la peur maintenant qui me fait souffrir.

«Il est mort ?

- Non, tu n'as eu que sa bécane, lui, il court comme un lapin ! »

# Terre battue et balle perdue



Quand il lui venait des souvenirs de jeunesse, de ce temps où, pour elle, la vie était un triomphe, un don magique, elle percevait toujours, en fond sonore, le bruit d'une balle frappant le cordage d'une raquette de tennis. Un éclair jaune lui traversait les paupières et des vêtements blancs dansaient devant ses yeux en captant une fine poussière rouge. Bientôt, la silhouette de son père, fine, musclée, se dévoilait par le biais étrange d'une petite balle jaune. Il était là, un grand sourire aux lèvres, vêtu de sa chemisette Lacoste dont le petit crocodile vert la fascinait, enfant, et tenait à la main sa raquette à petit tamis.

Ce matin-là, elle avait décidé de faire plus ample connaissance avec la ville où elle était arrivée depuis quinze jours. Elle avait contourné l'Abbaye aux Hommes et s'était dirigée vers l'hippodrome, vaste étendue plate où il faisait bon flâner. Or, sur ce trajet, elle avait décelé le son familier. Au bruit du rebond, elle s'était dit qu'il ne pouvait s'agir que d'un service, un de ces coups rapides et puissants qui tiennent à la fois de l'artiste et du bûcheron. Elle s'était laissé guider par lui jusqu'à pénétrer dans un petit stade où nichaient cinq courts de tennis à l'abri du Conservatoire Régional. Trouver, en plein centre ville, cet îlot insolite mélangeant l'art et le sport lui mit du baume au cœur. Lorsqu'une fenêtre du conservatoire s'ouvrait, la musique accompagnait les joueurs et la partie gagnait en densité. L'architecture de l'édifice traçait avec sobriété des portées dirigées vers le ciel et les balles inscrivait les notes éclatantes d'une clé imaginaire. L'élégance raffinée en noir et blanc du conservatoire tamisait le rouge orangé de la terre battue. Les lignes blanches des cours formaient des parallèles et des perpendiculaires symétriques de part et d'autre du filet et cette parfaite géométrie l'apaisait. C'est alors qu'elle avait su qu'elle adopterait cette ville.

Elle rentra chez elle, le cœur léger, se souvenant du soin que son père apportait à l'entretien des courts. Il fallait arroser la terre battue avant le match lorsqu'elle était trop sèche ce qui dégageait une odeur très particulière qu'elle aimait. En fin de match, il fallait ensuite passer un grand filet selon un parcours en forme d'escargot et balayer les lignes recouvertes d'une pellicule de terre orangé afin de faire réapparaître leur éclatante blancheur. Parfois, son père estimait qu'elle était digne de s'acquitter de cette dernière tâche et elle en éprouvait une légitime fierté.

Le lendemain, elle retourna au stade, pénétra sur un des courts et lança vers le ciel la balle jaune qu'elle serrait au creux de sa paume. Elle la pointa de son index gauche tandis que son bras droit amorçait le tourniquet derrière la nuque avant la frappe. Elle sentit son corps s'étirer, presque s'élever de terre et la raquette, tendue au-dessus de sa tête atteignit sa cible. Le coup retentit, centré, précis, puissant et la balle alla s'écraser sur la ligne du carré de service opposé.

Quelle belle mise en jeu ! aurait dit son père.

Ce père, sauvé à treize ans par le tennis, quand, adolescent mal aimé, à la dérive, il avait rencontré ce sport, cette balle éclatante, cette terre couleur de la passion.

## Petite brocante de l'intime



Chaque année au printemps et en été je retiens les dates, les lieux des brocantes, des vides greniers du Pays d'Auge.

Que ce soient des professionnels ou des particuliers qui les organisent, j'apprécie m'y rendre régulièrement.

Chiner, observer des objets dont chacun détient une histoire, un passé qui lui est propre me remplit de bonheur, m'enthousiasme. Toutefois j'en ressors le plus souvent les mains vides. Le plaisir de regarder me suffit.

Ce dimanche, je prends mon temps, j'avance lentement scrutant de droite à gauche les étalages divers et variés exposés parfois dans un désordre complexe, alléchant, un bric-à-brac stimulant l'appétence des curieux qui aiment découvrir un article au hasard ou de ceux qui dirigent, au contraire, leurs pas vers une acquisition précise à se procurer.

Soudain, un guéridon en bois de couleur acajou retient toute mon attention. Je m'arrête, le dessus de cette petite tablette de forme octogonale est recouvert partiellement de cuir couleur vert olive. La vue de ce meuble charmant me trouble et me rappelle étrangement le salon de ma grand-mère maternelle.

Un trépied identique occupait un coin de la pièce où, après avoir gambadé, joué au jardin pendant des heures au lieu de faire une sieste, Mamie Janie me servait toute souriante, un lait grenadine, bien frais au goût exquis légèrement sucré, que je buvais lentement avec une paille, accompagné d'une portion de tarte normande fondante, savoureuse à souhait. Je l'aurai volontiers, entièrement dégustée sans modération. Une odeur fine, agréable de cannelle, de pommes cuites au four s'en dégageait. Mon aïeule connaissait ma gourmandise et me limitait à une portion, me disant que si j'en abusais maman lui en voudrait parce-que je bouderais le dîner. Je cessais d'insister, quelque peu frustrée, ne voulant pas semer la discorde dans la famille.

Ma grand-mère chérissait son séjour, elle appréciait y lire ou me conter des histoires d'ogres et de sorcières, m'y servir une pâtisserie raffinée et onctueuse.

Sur ce guéridon se trouvait toujours un vase opaline contenant une botte de roses d'un rouge éclatant de différentes nuances. Quelques pétales tombés mais pas encore séchés, décoraient comme des perles le pourtour en cuir.

Ces fleurs harmonieusement disposées s'offraient à ma vue, délicates et intenses à la fois.

Je rêvais de plonger le nez dans ce bouquet dense. Ma grand-mère me l'interdisait de peur que je ne me blesse avec les épines, que je ne brise le vase ou le renverse. Joliment organisées, ces fleurs vivaces gracieuses aux tiges vertes, rehaussaient ce meuble d'une élégance supplémentaire. Je rêvais aussi

d'apprendre à les peindre.

Ma grand-mère m'initiait parfois pendant les vacances à l'aquarelle.

« Bonjour madame, elle vous intéresse ? » Le vendeur s'adresse soudainement à moi avec un sourire aguicheur et une voix rauque, je mets alors quelques secondes pour sortir de ma rêverie. « Bonjour, La petite table ? Oui, enfin non. »

J'hésite, la brocante m'ayant fait rêver, voyager dans une autre époque, une période ancienne, heureuse et insouciante, l'idée d'acquérir cet objet ne m'a effleurée à aucun instant.

Il me communique le prix qui me surprend, je pensais que ce guéridon valait une somme bien plus conséquente.

A droite un tableau de roses attire également mon attention m'emportant à nouveau dans ce salon, dans une atmosphère douce, chaleureuse et sécurisante. Les roses pourtant, difficiles à réaliser sont parfaitement peintes, elles donnent l'impression d'une réalité surprenante, d'un relief coloré, chatoyant, palpable. L'artiste a réussi à merveille à mettre une belle touche de vie à ce bouquet, bien agencé, ordonné comme celui de mamie Janie.

Appâtée par cette superbe toile, je m'enquière de son coût.

Si vous prenez les deux, je vous propose un bon prix.

Je n'avais nullement l'intention de ressortir de cette brocante avec de telles choses.

J'étais venue juste regarder, profiter de cette ambiance qui émane des brocantes en plein air, du monde qui s'y déplace, auprès de chaque vendeur à la recherche inavouée d'un petit trésor à rapporter chez soi. J'étais juste venue me balader, flâner sereinement en profitant des rayons de soleil qui baignent chaque étalage, m'y ressourcer, profiter de l'instant présent sans but spécifique.

Comme subjuguée, j'achète le petit meuble et le tableau. Une fois payés, je les serre amoureusement contre moi, ils m'enveloppent tous deux d'un souvenir doux et heureux. Je revois le visage de ma grand-mère me manifestant un amour inconditionné. Elle avait l'habitude à l'heure du goûter, de me chuchoter à l'oreille : tu es notre continuité, je t'aime de tout mon être.

Me voilà chargée, mais sereine, satisfaite de cette escapade dans le passé lointain, mais si proche à mon cœur. Je me sens heureuse comme une enfant comblée, une gamine prête à sautiller de joie en pleine rue, comme une fillette qui vient de recevoir deux superbes cadeaux inattendus au parfum d'antan, d'une valeur inestimable.

# Les fantômes du pont-aux-choux



Comment peut-on se perdre dans Paris quand on y est né ? Et par quel mystère, après un « voyage » à Venise au Grand Palais immersif Place de la Bastille, mes pas m'ont-ils conduite, au hasard de mes déambulations, dans cette rue du 3<sup>ème</sup> arrondissement à laquelle je ne pensais pas, tant j'étais occupée à flâner, le nez au vent et l'esprit vagabond ?

Se perdre dans l'espace pour se retrouver dans le temps et retrouver, non son chemin mais tout un pan de son enfance...Mystère de l'inconscient : se pourrait-il que mes pas, à l'insu d'une volonté délibérée, alors que je ne pensais à rien en particulier, m'aient conduite là, jusqu'à cette rue du pont-aux-choux, dans ce vieux quartier du Marais, aux façades jadis lépreuses et noires, avec leurs arrière-cours juste assez grandes pour y entreposer les poubelles ? Comment ai-je pu reconnaître l'immeuble où j'avais passé mon enfance, sous cette façade blanche, devant cette cour proprette, désormais séparée de la rue par une porte vitrée avec interphone ? La transformation de ce quartier ancien, populaire et souvent insalubre, en quartier réservé à une population riche et exigeante, m'aurait certainement échappé si, levant les yeux vers un balcon joliment fleuri, je n'avais lu, en haut de la porte cochère préservée du temps, le N° 16. Le nom de « ma » rue ne m'apparut qu'ensuite mais point n'était besoin de cette précision pour que s'opérât aussitôt, comme au cinéma par un travelling vertigineux, l'abolition de toutes les années qui s'étaient écoulées depuis et que revînt à ma mémoire, non seulement l'aspect général de l'immeuble, mais sa cage d'escalier et l'étage où nous habitions et la disposition des pièces de notre appartement, et même le papier qui couvrait les murs de la salle à manger...

De même qu'un visage ami se reconnaît sous les rides que le temps lui appose, de même, à rebours, ai-je aussitôt senti, comme un clin d'œil complice que m'auraient adressé les fenêtres de l'autre côté de la rue, voler en éclat cette propreté factice et sans âme et revenir, avec la puissance du souvenir, le charme fuligineux de notre immeuble et du bâtiment industriel qui lui faisait face.

D'un coup, je fus propulsée dans notre cuisine à l'âge de dix ans, lorsque, le nez collé au carreau, je passais de longs moments à observer ce qui se passait de l'autre côté, car ce haut immeuble gris et triste, ouvert de larges baies métalliques, comme autant d'écrans de télévision, était en réalité une manufacture de boîtes de dragées. Derrière ces baies étaient disposées des tables sur lesquelles s'empilaient des boîtes en carton qui montaient à des hauteurs vertigineuses sans jamais crouler car, sitôt posées, elles étaient saisies par des mains diligentes et réparties entre les ouvrières, assises en rangs serrés, qui avaient pour tâche de transformer le carton brut en coffrets colorés. Comme par magie, tant l'opération était rapide, les vilaines boîtes, aussi grises qu'étaient gris les murs de l'immeuble, se transformaient en piles alternativement roses et bleues, emportées sitôt finies et remplacées par d'autres boîtes à revêtir de papier de couleur.

De ces femmes, concentrées sur leur ouvrage, rien ne bougeait que les doigts. On eût dit des statues dont seules les mains auraient été vivantes, mais

alors de quelle vie ! C'était merveille de voir la vitesse avec laquelle la boîte était posée sur la feuille et celle-ci repliée vers l'intérieur, froncée, marquée de l'ongle aux jointures, recouverte enfin d'une autre plus petite aux dimensions du fond et du couvercle et ainsi de suite jusqu'à épuisement des piles. À chaque nouvelle boîte j'essayais de saisir toutes les étapes de l'opération mais, en dépit de la répétition du geste, il m'était impossible de suivre le mouvement tant il était rapide.

Parfois, l'une d'elles, attendrie de surprendre mon admiration béate et naïve pour un travail si monotone, relevait brièvement la tête et m'adressait un petit signe amical. Au fil des jours, cela devint un rituel : ces diligentes se savaient observées et moi je guettais le moment où, rompant la chaîne, une de leurs mains merveilleuses se lèverait et s'agiterait pour moi seule...

Mémoire, ô labyrinthe, le souvenir de ces ouvrières fit aussi surgir du passé quelques figures pittoresques de notre immeuble : la concierge, dont le ménage chaotique déplaçait la poussière dans une sarabande des balais et serpillères ; son fils, un galopin de mon âge, qui m'apprit comment des bouchons, capsules et bouts de chiffons pouvaient se transformer en une flottille que nous livrions aux caprices du ruisseau car, à cette époque bénie de l'enfance, l'eau coulait à Paris dans les caniveaux pour évacuer les immondices. Aussi étions-nous devenus, par la seule vertu du jeu, ce que l'on appelait alors des « enfants du ruisseau ». Il y avait encore un dénommé Carlo dont nous ne connaissions ni le patronyme ni la profession mais une passion pour l'opéra qui lui faisait pousser ses vocalises dès potron-minet, sans se préoccuper de la quiétude de ses voisins. Un jour qu'un quidam, peu porté sur la musique à une heure trop matinale, l'avait interpellé vivement, nous vîmes surgir notre chanteur, taillé comme un atlante et visiblement peu enclin à se laisser chanter pouilles. Le quidam disparu, les vocalises avaient redoublé...

Mais le plus propre à m'impressionner, bien qu'il fût inoffensif, se trouvait être un jeune homme aux yeux fixes et perçants que nous croisions parfois dans la cage d'escalier où il passait des heures à guetter les allées et venues des résidents. Un jour, sa tante sortit au moment précis où il se tenait à son poste habituel, entre nos deux paliers. Rassurante, elle dit simplement en passant devant nous: « ne vous inquiétez pas, c'est mon neveu; il se prend pour un inspecteur de police, il n'est pas dangereux. »

D'après ce que nous réussissions à voir de lui, emmitouflé comme il l'était dans un par-dessus noir et le visage à demi caché par un chapeau et une écharpe, il devait avoir une quinzaine d'années de moins que mes parents; il était donc enfant pendant les années de guerre et d'occupation. Qu'avait-il vécu pour être ainsi aux aguets, tapi dans les recoins des paliers ? Quelle terrible scène avait-il connue pour avoir la cervelle complètement chamboulée? Ces questions, je me les posai beaucoup plus tard, en voyant le film *Les guichets du Louvre: le quadrillage du quartier par la police française, des immeubles entiers vidés de leurs familles, les appartements abandonnés dépouillés de leurs maigres biens par des voisins cupides, des enfants hagards errant dans les rues à côtés de chiens privés de leurs maîtres, condamnés eux aussi à la peur et à l'errance...Nous ne sûmes jamais ce qui avait amené ce pauvre fou à se claquemurer dans la grisaille des entresols, mais l'histoire de ce quartier laissait supposer quelque événement tragique.*

Qu'étaient devenus tous ces gens ? Cette question me ramena au souvenir de l'atelier et de ses occupantes. Comment percevaient-elles mes regards insistants ? Avaient-elles compris que je voyais leur travail comme un art, un spectacle de prestidigitation aux secrets insaisissables ? Ces femmes anonymes étaient des fées à mes yeux d'enfant et à ce souvenir, je revis avec émotion le muet échange de nos

regards à travers l'espace d'une rue. De celles qui vivent encore, j'imaginai leurs pauvres mains, jadis si agiles, peut-être déformées par l'arthrose ; et je me demandai si elles se souvenaient encore de l'enfant contemplant comme un spectacle de magie leur quotidien labeur...Une émotion intense me saisit quand je reconnus, au souvenir de ces femmes du passé que le hasard d'une promenade avait tirées de l'oubli, ce sentiment de connivence et de proximité affective, qu'il m'arrive de ressentir, sans en comprendre la raison, pour des inconnus

## Flocons d'avoine et dix de der



Ma mère repoussa la perfusion que Sophie l'infirmière avait rajustée cinq minutes plus tôt et ouvrit le tiroir de son chevet. Elle sortit le jeu de cartes.

Ici, à l'EHPAD, toutes les infirmières s'appelaient Sophie ou Marie-Délice, avaient la quarantaine usée, le sourire empesé, la blouse Minidou fleur d'oranger et le thermomètre saveur « alcool modifié Gifrer » repérable à dix mètres.

Ma mère sortit le jeu de cartes.

Celui avec lequel nous jouions quand nous allions lui rendre visite. C'était quand avec papa elle nous gardait François et Marie le temps d'une semaine en Bretagne.

Elle me tendit le jeu.

Il sentait fugacement la maison de campagne. Sa campagne, leur maison.

Le jeu que je pris en main se réveillait, re-fleurissait par dessus l'odeur de la chambre blanche et des couloirs bleutés, des draps rêches et des plateaux repas oubliés. Silence hôpital. Une odeur d'antiseptique lisse et piquant à la fois, eau de Javel et le souffle de la vie qui s'accroche.

La même odeur qui se développait et nous enveloppait depuis la chambre de la vieille Alice chez qui maman nous emmenait acheter les œufs pondus le matin et parfois du camphre du bon docteur Raspail.

Alice raide depuis son lit qui ordonnait à sa fille Geneviève de nous servir ; le reste du temps, Geneviève était prostrée, teint de cire blanche, plus silencieuse que la pendule, le salon était confit de cire, de pastille Vichy et de fausse bourgeoisie.

A la mort d'Alice, Geneviève se redressa, se déploya, aéra sa maison, se maria et partit vivre à Paris quartier Saint-Michel.

Pourquoi je repense à la vieille Alice de la route de Beauval ? Et pourquoi maman m'en parle ? Moi je lui expliquais que Marie s'installait à Lyon avec son ami.

Elle m'a juste dit « qui ? Marie ? » et puis elle a ré-embryé sur Geneviève.

Le jeu de cartes sentait la maison de campagne de mes parents, les draps humides, le pain qui cuit, un chien asthmatique, les pommes qui sèchent sur le lit qu'elle nous libérera ce soir, la blanquette de veau qui bloub-bloube sur le gaz (« oh, zut, j'ai oublié de mettre du laurier, ça ira quand même »), les livres moites qu'on n'ose plus feuilleter, la tarte aux prunes, deux fauteuils en cuir face à la cheminée, un matelas en crin qui crisse, les gâteaux aux flocons d'avoine maison, la lavande tassée dans des chaussettes et partie en poussière sous les piles de draps, une brique chaude enveloppée d'une serviette au bout du lit l'hiver.

On jouait après le repas, quand Marie s'était endormie dans son couffin puis quand papa faisait la sieste ; une tisane insipide et inoubliable aux fleurs de tilleul. Non,

aux fleurs DU tilleul, celui sous lequel nous étalions les cartes.

« Cinq cartes ? »

« Oui maman, cinq. »

La question revenait à chaque fois. Elle me disait qu'il fallait peut-être attendre Sylvio, mon oncle, il aimait jouer aux cartes lui aussi. Mais Sylvio était mort depuis onze ans déjà.

« C'est toi qui commences ? »

Les gâteaux aux flocons d'avoine manquaient de goût ; elle avait oublié de mettre du sucre.

\* \* \*

Le matin de l'enterrement, Marie m'a dit « tu mettras le jeu de cartes dans son cercueil ».

Eau de Cologne pour masquer le formol, vapeurs d'essence du corbillard, vin cuit à la cannelle pour la cérémonie à la mairie, terre humide de Picardie.

J'ai fait semblant de glisser le jeu de cartes entre les mains de maman. Non jointes les mains, on avait bien insisté. Personne ne m'a vu le remettre dans ma poche.

\* \* \*

« Il sent drôle ton jeu de cartes » me dit Iliès mon petit-fils en le mélangeant.

Moi, je ne sens que les pommes que j'avais mises à sécher sur son lit et les gâteaux qui cuisent dans le four.

« Combien de cartes, papi ? »

« Cinq. Toujours cinq. »

J'espère que je ne vais pas lui dire d'attendre Sophie, Geneviève ou Sylvio. On va jouer c'est tout. Et tout à l'heure, j'irai vérifier si j'ai bien mis du sucre dans les flocons d'avoine avant de les passer au four.

# Moedertaal (1)



Caen, 3 Septembre 2014,

Nous avons dû nous résoudre à placer Oma en E.P.H.A.D.

Sa mémoire vacillante constituait un danger croissant pour elle-même et son

voisinage. Alzheimer a petit à petit grignoté son autonomie. C'était un crève-coeur de la retrouver errant dans sa petite maison, le regard perdu dans le vide, noyé dans les vagues du blé dansant dans le vent par-delà la fenêtre de sa cuisine.

Caen, 5 Septembre 2014,

L'infirmière qui s'occupe de Oma a proposé que nous organisions une petite fête pour ses 100 ans. Elle m'a conseillé de constituer une malle aux souvenirs et de la lui offrir le jour de son anniversaire. J'aime assez l'idée. Je suis venue fouiller chez elle, petite chasse au trésor dans les objets de son quotidien.

Caen, 8 Septembre 2014,

Maman m'a dit que la photo que j'ai découvert dans une boîte à chaussures au fond de la garde-robe de Oma représentait Marieke, sa grand-mère. Une jeune femme au sourire mutin pose debout devant un buffet campagnard décoré de menus objets, dont le petit moulin en bois sculpté qui orne depuis toujours la table basse à côté du fauteuil où Oma tricotait, cousait, crochetait et brodait. Elle arbore fièrement un ventre rond, nid douillet abritant un petit locataire tout proche de venir au monde, semble-t-il.

Caen, 27 septembre 2014,

Voilà, le fête a eu lieu. Nous étions tous réunis dans la salle commune, entourant Oma, petit bout de femme décharné, rongée par la maladie qui lui fait oublier jusqu'à la nécessité de s'alimenter. Lorsque j'ai posé dans ses mains percluses de rhumatisme le petit moulin et la photo de sa maman, son regard éteint s'est comme illuminé. Elle a redressé la tête, a souri et s'est mise à fredonner une chanson, replongée tout à coup dans un lointain souvenir.

Stavele, front de l'Yser, 27 Novembre 1914,

Ils ont ouvert les écluses en aval de l'Yser, noyant toute la campagne sous les eaux de la marée montante. Cela a stoppé l'avancée des soldats ennemis. Mais ça a aussi noyé tous nos champs. Déjà que faute de pouvoir creuser des tranchées dans notre campagne spongieuse, des murs de sacs de terre avaient été érigés partout sur notre polder gagné sur la mer. Et cela sans compter les débris de bombes qui blesaient la terre pour les longues années à venir. Koen m'a dit : « Schaatje(2), il nous faut partir ! »

Son cousin Jan s'était installé en Normandie plusieurs mois plus tôt et lui avait écrit

qu'il avait besoin de bras pour ses champs de pommes de terre et le lin qu'il désirait cultiver là-bas. Le temps était venu de le rejoindre. Nous ne pouvions emporter que le stricte minimum.

(1) *langue maternelle* (2) *trésor, chérie*

J'ai jeté un regard circulaire dans notre cuisine et suis tombée en arrêt sur le petit moulin en bois. Koen l'a sculpté pour moi dans une branche de saule têtard coupée le long de la Lys, l'année où il a aidé à la récolte de lin à côté de Gand.

Je l'ai pris et l'ai déposé à côté de la tête du bébé, dans son panier en osier. Lorsque nous serons arrivés au Neubourg, j'y fixerai un grelot et le pendrai au dessus du berceau de Nelle. Elle n'a que 2 mois. C'est un malheur de l'arracher si jeune à sa terre natale.

Caen, 27 septembre 2014,

La petite fête est terminée. J'ai aidé l'infirmière à installer Oma confortablement dans son fauteuil. Elle tient toujours en main le petit moulin. Les yeux fermés, elle semble s'être endormie. A l'instant où je m'apprête à sortir, elle les ouvre et me dit :

« Mama, zing mijn slaapliedje voor me. » **(3)**

Je me désole de ne pas comprendre sa supplique. Personne ne m'a appris le flamand. Le seul mot que je connais est « oma ». Elle n'a jamais voulu que nous l'appelions mamy. Comme je ne réagis pas, elle commence à chanter de sa petite voix chevrotante :

Slaap kindje slaap,

daar buiten loopt een schaap.

Een schaap met witte voetjes,

die drinkt zijn melk zo zoetjes.

Slaap kindje slaap,

daar buiten loopt een schaap. **(4)**

un mouton marche dehors.

Un mouton aux pieds blancs,

qui boit son lait si doux.

Dors bébé dors,

un mouton marche dehors.

« J'aime le flamand : c'est la langue de mes souvenirs. »

Alfons De Boever,

**(3) Maman, chante moi ma berceuse**

**(4) Dors bébé dors,**

## Je me souviens



A vous, Dames de mon enfance, ces mots-là, je n'ai point dit.  
Femmes qui furent, comment vous dire combien vous m'êtes chéries.  
La vie a parfois tu vos départs et sans moi vous êtes parties.  
Enfuiés sous d'autres cieus,  
Nous ne sommes que de passage.  
Vos mots et vos regards ont fait pousser l'enfant trop sage,  
Je vous espère sur l'autre rive mais ici je vois des mirages.  
Vous m'envoyez des signes et je croise parfois l'éclat de vos yeux dans ceux d'une autre.  
Furtifs et denses, ces instants entrent en résonnance, êtes-vous toujours des nôtres ?  
Un timbre de voix, la chaleur d'une main et je me souviens....  
Ce lien qui résiste au temps et auquel je tiens,  
Faut-il le couper et vous abandonner une autre fois ?  
Je garde bien serrées mes chimères car en amour, point de loi.  
Sans y penser, j'approche de la moiteur de vos mains,  
Elle revient à tâtons la sensation oubliée et fait comme mine de rien.  
Alors je me resigne, je me soumets, je me souviens....

## Renaissance olfactive



D'un tiroir de la cuisine, Laurine sort un cahier à la couverture versicolore. Elle s'installe autour de la table en bois et le feuillette en prenant soin de ne pas en abîmer une seule page. L'écriture est soignée. Chaque recette semble retranscrite comme quelque chose de sacré. Elle aime passer du temps derrière les fourneaux pour régaler ceux qu'elle aime. Choisir les bons produits. Mélanger les couleurs. Entendre les saveurs chanter dans la cocotte. Elle sait ce qu'elle concoctera aujourd'hui. Tous les ingrédients sont réunis sur le plan de travail. Elle a hâte de se mettre à l'ouvrage. Tout en nouant ses cheveux en une longue tresse, son esprit s'envole déjà vers les saveurs d'un plat qu'elle affectionne particulièrement : le poulet Korma. En déambulant dans les allées du marché, Laurine s'est retrouvée aussitôt propulsée à huit heures de vol de là. La grisaille matinale reprenait espoir grâce au parfum des épices. Elle touchait New Dehli du bout des doigts. C'était léger, facile, presque aussi déconcertant qu'un oiseau sillonnant le bleu du ciel. Aucun nuage à l'horizon, plutôt le simple plaisir de retourner là où tout a commencé. La magie opère à chaque fois. Au terme de cette balade inopinée à mille lieues de son cher Pays d'Auge, il y a toujours ce refrain dont elle connaît chaque souffle, chaque parole. Repartir en Inde est une forme de renaissance. Un peu comme dans « Un jour sans fin » ce film où le héros revit inlassablement la même journée. Dans son cas, c'est sans doute incongru, pénible. Pour Laurine, c'est tout le contraire. Aucune lassitude ne la gagne en revoyant ces images. Le temps passé là-bas murmure toujours une douce mélodie gravée en elle à jamais. C'était si beau. Si fort. Elle se souvient de la palette de couleurs sur l'étal d'un vendeur du marché de Gorakhpur. Il souriait tel le soleil au zénith. Elle revoit ses fossettes rieuses comme si c'était hier. Dans sa mémoire lui reviennent alors des nuances d'or, de carmin. Curry, curcuma, paprika. Du garam massala. Le vert de la cardamome aussi. L'anis étoilé et les bâtons de cannelle dont elle s'est servie pour orner la table tout à l'heure. Des senteurs variées afin d'emmener les siens vers cette terre qui lui a tant offert. Depuis tout ce temps, elle a appris à cuisiner ces épices. Elles sont toujours là, quelque part dans un coin de sa tête. Sensation liée à ce moment olfactif vécu juste avant de franchir la porte qui la séparait encore du reste de sa vie.

En sillonnant les routes de l'Uttar Pradesh, Laurine était passée par Agra afin de découvrir le Taj Mahal. Elle n'y a fait qu'une halte brève, sans vraiment s'intéresser à ce palais majestueux qui offre pourtant à ses promeneurs d'un jour une visite inefable. La blancheur de l'édifice était sans doute semblable à son visage qui transpirait l'inquiétude. Son esprit voguait en eaux troubles. Assise au bord de la rivière Yamuna, elle ne faisait que penser au jour d'après. La peur au ventre et les larmes prêtes à jaillir à tout moment. Ce serait bien pourtant. Elle le savait. Le sentait au plus profond d'elle-même. Sauf qu'une crainte indicible refusait de la quitter. Elle se disait que ça ne collerait peut-être pas. Comment être certaine d'être dans le vrai ? Depuis des mois, elle avait préparé ce voyage avec la minutie d'un horloger. Devant son miroir, elle avait même répété les gestes à accomplir. Ce qu'elle devrait dire. Sauf qu'on ne peut pas tout contrôler à l'avance. Parfois, le destin s'en mêle. Em-

mêle ses émotions. Certaines situations laissent alors libre court à des réactions inattendues. On ne peut jamais être sûr de trouver la réponse aux sourires qu'on donne pourtant avec une sincérité évidente.

Bien qu'elle la connaisse par cœur, Laurine compulse sa recette du jour. Sous peu, des effluves bien connus se répandront jusque dans la salle à manger. Son plaisir est immense à préparer tout ça. De bon matin, elle a déjà décoré la pièce aux couleurs d'autrefois. Un chemin de table ocre et fuchsia. Les bougies assorties. Des assiettes en terre cuite. Des verres couleur olive sertis de brillants multicolores. Cet anniversaire sera une belle occasion de passer du temps avec ceux qu'elle aime. La fête sera belle. Elle tient surtout à remercier encore une fois l'existence de l'avoir comblée de si belle manière.

En s'arrêtant devant l'étal du marchand d'épices tout à l'heure, Laurine a écouté les couleurs. Elle s'est retrouvée seule au monde parmi la foule de badauds déambulant dans les allées du marché de Cabourg. Un pêle-mêle d'arômes a figé le temps. Comme si l'histoire ne cessait jamais d'ouvrir une page blanche où tout est permis. L'espoir. Les lendemains qui chantent. Tout ce qu'elle avait envisagé s'est teinté de réalité. Elle est parvenue à rêver plus fort que ses doutes. À respirer cette vie nouvelle sans en avoir peur. Elle a juste appris à savourer ce qui s'offrait à elle. Laurine a agi avec son cœur. Elle a fait ce qui lui semblait bien. Certains jours, des obstacles entravaient sa route. Il y a toujours ces petits je ne sais quoi d'imprévus qui vous empêchent d'avancer. Mais le parfum du bonheur est plus fort que tout. L'incertitude se mue en évidence. Les larmes cèdent alors la place aux contes de fée. Tout devient simple, car on se laisse porter par un courant de vie limpide qui ne cesse jamais de vous émerveiller. Depuis toutes ces années, le parfum de ces épices colorées est un peu sa madeleine de Proust. Une seule de ces fragrances suffit à la ramener au début d'une belle histoire. Elle avait tant bercé l'idée de franchir ce cap qui changerait tout. Derrière la porte grillagée, Laurine s'est retrouvée tétanisée. Elle était arrivée au bout de son périple. Il était bien sûr hors de question de faire demi-tour comme dans certaines situations où tu préfères rebrousser chemin pour calmer les emballements de ton cœur. Elle était là pour une belle raison. Elle savait ce qu'elle trouverait de l'autre côté de cet épais mur en pierres, sauf que rien n'était écrit. Lui restait alors à poursuivre son parcours avec force et détermination pour aller à la rencontre de son avenir.

Depuis la rue, lui parvenaient déjà des mots qu'elle saisissait au vol tel un papillon virevoltant de fleur en fleur pour s'abreuver de nectar. On parlait anglais. On parlait hindi. Elle peinait à comprendre le sens de ces échanges. L'émoi traduisait plutôt bien la situation. Laurine voulait juste concrétiser enfin ce pourquoi elle était venue dans ce pays si accueillant. C'était leur première rencontre. La prise de contact s'est passée en douceur. Avec hésitation, maladresse, mais surtout beaucoup d'amour. L'émotion a coulé sur ses joues. Il y a eu des sourires. Elle a enfin mis des notes de musique sur ce visage tant caressé sur de simples photos. Leurs deux regards ne semblaient plus former qu'un seul et même horizon. Moment scellé pour l'éternité. Une éternité de jours heureux où les souvenirs danseraient sans fin. Elle s'est approchée du berceau, l'a prise dans ses bras. À chaque fois qu'elle hume le parfum des épices, elle ne peut s'empêcher de penser à Lina. Lui reviennent alors de tendres émotions qui la couvrent d'une sérénité sans pareil. Pour ses vingt ans, elle va cuisiner un poulet Korma. C'est le plat qu'elle a mangé ce soir-là. Le soir où elle venait juste de quitter l'orphelinat où elle a rencontré sa fille pour la première fois.

## Cher Papy,



A l'occasion de tes 80 ans, nous tenons à te Faire part de ce petit texte, témoin de nos meilleurs souvenirs de jeunesse.

Il n'échappe à personne dans cette salle que tu es un fervent admirateur de notre région Basse-Normandie !

Tout nous as fait découvrir cette belle Région à travers une multitude d'activités !

Le vélo-rail, sur l'ancienne voie de chemin de fer CAEN-FLERS à partir du PONT-du-COUDRAY, et, de bons coups de pédale pour réaliser le trajet aller-retour !

Dans le Bessin, la pêche à l'étang de PLANQUERY, près de BALLEROY !

A plusieurs reprises, la visite des automates de la ville de FALAISE et du château de Guillaume, figure légendaire normande !

A RIVA BELLA, nos activités étaient multiples, grâce à la cabine de plage (volley, Natation, Pétanque) ( la cabine étant souvent l'objet d'incivilités, nous participions avec toi aux réparations !)

Tu nous avais fait visiter le Central Téléphonique de CABOURG où tu avais travaillé plusieurs années au service des PTT. Central, qui dessert encore aujourd'hui les villes de CABOURG, DIVES-SUR-MER et HOULGATE.

A DIVES-SUR-MER, les promenades sur la digue du Port Guillaume, promenades qui se terminaient par un footing le long de la plage.

Enfin, nos sorties bucoliques autour de la fontaine à eau de GRANQUES, au cœur du pays d'Auge !

TES QUATRE PETITS FILS T'ADRESSENT UN GRAND MERCI POUR CES MOMENTS PARTAGES et, TE SOUHAITENT POUR LA SUITE, UNE SANTE DE FER.

## LA SOUPE À LA CITROUILLE



Le vécu des vacances de notre jeune âge s'évanouissait, non sans quelque tristesse, et, plus tard, avec des chagrins en quittant un premier amour.

Ce temps de l'enfance nous tenait lieu d'éternité, chaque jour se rejouait sans même l'idée d'un lendemain. Il se dévorait et se refermait sur nos rêves en regagnant le lit. Nous étions les maîtres du présent des heures nonchalantes. Elles étaient la scène sur laquelle se théâtraient nos jeux. Ils s'improvisaient au gré de notre fantaisie. L'imagination était au pouvoir. Elle nous embarquait vivement. Nous avions l'art de nous accorder la liberté dont nous jouissions sans trop d'interdits. À croire que l'époque était autre ; elle est déjà si lointaine. Demain n'avait aucun avenir d'autant que nous n'en avions nul besoin. Aucun d'entre nous n'aurait eu l'idée de s'y fourvoyer. Les adultes en étaient les maîtres. Ils se chargeaient de nous rappeler, d'un coup de sifflet, la fin de la grande récré. Nous nous accordions un éternel statut d'enfant dans notre monde, comme si les rôles étaient figés à jamais. La belle insouciance d'alors !

Savons-nous alors que nous vivions un temps qui nourrirait parfois, bien des années plus tard, la nostalgie ; nous y puiserions inlassablement le récit de l'enfance - le mythe-, là où des souvenirs se pétrissaient.

Les premiers jours de septembre sonnaient le glas. Le mot « rentrée » s'imposait à nos oreilles. Les parents nous équipaient pour cette « rentrée ». On achetait des chaussures fabriquées à Limoges, des chaussettes dont la taille était établie en fonction du poing fermé. Ma grand-mère avait tricoté, au fil de l'été, des chaussettes de couleur grise ou beige, des culottes en coton perlé. On repartait avec une cargaison : des pommes de terre, des pommes, des œufs que nous avions récoltés auprès des fermes. Le cul de la voiture tapait au passage du petit pont. Peu à peu, le monde familial de l'été pâlisait, ses paysages s'estompaient ; nous regagnions la N20. Nous pensions à la grand-mère que nous laissions sur le pas de la porte en compagnie de son chien. Elle retournait à la solitude d'une vie routinière dans un village dont l'animation retomberait durant de longs mois. C'est à la lecture de « Les Intermittences du cœur » de Proust que me revient l'oubli dont nous pouvons faire preuve et dont nous avons à nous accuser, bien trop tard quelquefois.

Mon frère et moi regagnions la banlieue parisienne, ce qui me faisait bénéficier aux yeux de des copains et cousins du village d'un statut quelque peu privilégié. Nous n'y menions pourtant qu'une vie ordinaire : celle de ma famille et d'un environnement habituel d'enfant, scandé par l'école, les fêtes, les saisons. Nous quittions une grand-mère tendrement aimée auprès de laquelle nous passions des vacances dans ce village au cœur de la campagne berrichonne. Quant à moi j'y ai puisé l'esquisse du fondement de ma vie, d'une sensibilité. Les chemins creux m'appellent encore !

Ce sont ces paysages et la mémoire de ce que j'y ai vécu qui ont fondé un profond enracinement en ces lieux. Ils ont en nourri mon goût pour le romantisme de ce

temps-là. Je tenterai de l'exprimer plus tard avec la fougue débridée d'une adolescente. J'étais poète !

Ce vécu émotionnel, je l'ai mis bien à l'abri. Il m'arrive encore de l'évoquer avec les copains d'alors, notamment avec l'élue -la copine de cœur.

La vie reprenait son cours après l'été des « robinsonnades ». La rentrée marquait à nouveau le tempo ; nous redevenions des élèves. C'était l'automne et le temps des soupes, celle que j'exécrais -aux pois chiches. Puis venait la soupe à la citrouille qui n'aurait jamais la saveur de celle de la grand-mère, onctueuse, crémeuse, douceâtre, un délice inégalable, inimitable. Notre mère avait beau s'y employer, nous n'en retrouverions jamais le goût dont nous vantions la succulence. La grand-mère devait avoir la main lourde avec la cuiller de crème !

Nous brassions alors les souvenirs. Ah les crêpes qui alourdissaient nos estomacs de petits gloutons, les desserts Mont Blanc du dimanche, l'arrivée de la moissonneuse-batteuse, notre ivresse en ces journées de liesse dans le village et nos sauts dans la balle, les troupeaux de retour au bercail le soir...

# Louisa Mamie-cadeau



Tiré d'un sac-cadeau en papier,  
S'échappe un ruban de bolduc doré.  
Sous mes yeux,

La spirale de ficelle vient se marier  
En recopiant dans l'espace,  
Le prénom imprimé choisi par la marque,  
LOUISA

L'élégant tracé du L majuscule,  
Calligraphié d'un liseré or et noir,  
Suit les boucles de ma mémoire :  
Prénom bien-aimé,  
Titre d'une aquarelle  
Exposition à Paris...

Cette écriture invisible venue faire signe,  
D'un clin d'œil, au passé,  
M'emporte sur les ailes de la vie.

Texte n°18  
**Errance**



Souvent la nuit, je fais ce rêve de retourner là-bas. Je marche dans les couloirs de la grande maison, je vais de pièce en pièce, j'arpente le parc tant aimé, enveloppée dans ma tenue d'enfance comme dans un écrin. Les voyages que j'ai longuement fait en moi, je les accomplis maintenant de salle en salle

« je suis la gardienne de la demeure de l'errance »

J'ai la clef de la tour de garde, sentinelle silencieuse et vigilante, veille familière sur nos émotions, nos pensées et nos actes, ombre redoutable sur nos journées nos nuits nos années

Je pousse sans bruit la porte de la chambre des murmures, voix sans repos pour nos esprits, guide absolu créant dans nos mémoires des chemins qu'on ne peut contourner.

Je glisse dans la pièce des sanctions, éternelles condamnations, effroi pour ceux qui s'éloignent des chemins tracés, froid des solitudes, je serre mes bras contre moi, je me berce me console prend l'enfant terrifié contre moi

Je ne peux passer la porte de la chambre sombre des interdits, de tous ordres, pèsent sans cesse sur ma vie, sensations floues d'expériences rognées, humiliation, détresse

Je visite le cabinet des liturgies, longues armoires remplies de livres, témoignages bouleversants de vies passées, tableaux de terres promises, visages des juges et des prophètes d'autrefois

Je les effleure du bout des doigts. Ils me chuchotent à l'oreille la longue lignée dont je fais partie, immense responsabilité, devoir des princes, des héritiers

Je vois la traversée des déserts, la longue marche d'un peuple répondant à l'appel d'une terre promise, pays de lait et de miel et dans le tumulte d'une multitude en marche, j'entends les rumeurs d'amertume monter en volutes sombres vers le Très-Haut.

Je vois le chœur des femmes, les recluses, les solitaires, les aimées, les délaissées, lent ballet de celles qui portent la terre, j'entends l'allégresse des jours de liesse, j'entends aussi leurs déchirantes plaintes

Et moi, la voyageuse, seule dans la nuit de cette Maison, je me tiens aux linteaux des grandes portes et j'ouvre grand les yeux sur cette inguérissable blessure.

Je pousse la porte de la chapelle, j'approche mes mains hésitantes du grand livre posé en son autel, je suis de mes doigts les lettres de feu, larmes de sang, rencontre avec le Vivant

Tout autour, comme autant de sentinelles, les prières apaisées, inachevées, à peine

formulées, murmurées, hurlées, prières des disparus, de ceux qui cotoyaient l'invisible, Celui qui est, qui était, toutes les prières de tous les assoiffés de la terre.

Autour encore, sur les murs, dans les alcôves, sous la voûte, les chants de louange, mélodies pleines d'harmonies, arabesques graciles, chants des anges, langues du Royaume, emplissent de lumière chaque espace « ô donne à mon âme un peu de ta clarté, ô prends mon âme prends la Seigneur et que ta flamme brûle en mon cœur, que tout mon être vibre pour toi, source de vie de paix d'amour, vers toi je crie la nuit le jour, entends ma plainte sois mon soutien calme ma crainte , toi mon seul bien »

Chargée de voyages en mon âme, peuplée, engrangeant, luttant.

Dans le secret de mes nuits d'errance en ce Royaume, mon cœur qui balance me dit de ces incessantes oscillations :

mais pour toi, qui es-tu, où es-tu, es-tu indemne...

domptés mais puissants, mes fantômes cheminent avec moi

Je sens sur mon corps les années qui passent, les longs sillons tracés par les passages de ces endroits merveilleux et maléfiques, je marche pieds nus sur une très mince frontière

Je souris dans la nuit, malgré les ombres qui m'encerclent, j'entoure de mes bras l'enfant en chemise de nuit qui jouait dans les bosquets de l'immense jardin, je l'emène avec moi vers la mer, j'emène aussi un cerf-volant et un petit bateau de papier.

# Harmonie



Ma fille m'avait presque suppliée de l'emmener à ce concert. Pas qu'elle affectionne particulièrement les orchestres d'harmonie, mais un ami à elle y jouait du trombone.

C'était un dimanche d'été, ni ensoleillé ni pluvieux. Le temps était un peu maussade comme sait nous en offrir la Normandie, le temps idéal pour ce genre d'événement puisqu'il ne suscite ni l'envie de lézarder à la plage ni celle de se prélasser dans le canapé.

Nous étions arrivées, avec un peu de retard, au lieu de rendez-vous, une petite place non loin d'une chapelle au centre d'un bourg de bord de mer. Par chance, le concert n'avait pas commencé.

Coup d'œil rapide à l'orchestre, il était là, derrière son trombone. Petit coucou, grand sourire sur le visage de ma fille chérie.

Et la musique a résonné...

Et mon cœur s'est emballé, frappant plus fort que le batteur sur sa grosse caisse : boum-boum, boum-boum, boum-boum...

Et mes yeux l'ont vu : son corps trapu, cuivré. Il n'avait pas changé !

Mes oreilles ne s'étaient pas trompées, elles avaient reconnu son chant, grave, profond, revenu d'un autre âge, celui de mon enfance, celui d'avant même ma naissance...

Il était là, ce mastodonte de la famille des cuivres : la contrebasse à vent !

Il avait bercé mon enfance, dès le ventre de ma mère, avait accompagné mes samedis soir, mes dimanches après-midi tantôt sous un kiosque tantôt dans une salle de spectacle.

Cet après-midi-là, je n'avais plus 50 ans mais 10. J'étais redevenue enfant...

Et les larmes sont montées, ont roulé sur mes joues... parce que celui qui faisait naître ces notes si souvent entendues, ce n'était pas mon père.

# Je pleure mes souvenirs, je ris du temps qui passe



J'y suis. Ça m'emmerde mais j'y suis à ma soirée d'anniversaire. Mon dieu, il y a encore un paquet de têtes de cons cette année. C'est dingue, ils ne changent pas, ils ne claquent pas non plus. J'ai tout de même un doute pour Thierry, faut dire qu'il devient plus bleu que blanc, disons que s'il est encore vivant il ne devrait plus en avoir pour longtemps. C'est comme ça c'est la vie, que devrais-je faire ? Pleurer. Pourquoi faire ? Richard, quant à lui, a la même moustache depuis quinze ans, Josiane a la même touffe sur le caillou et Toinou paraît toujours un peu plus couillon jour après jour. Il reste mon préféré tout de même, il est gentil et souriant, même depuis qu'il n'a plus de dent. Tu les verrais, ils sont tous présents, alignés autour de la table, ils sont contents. J'arrive et ils m'applaudissent en criant « joyeux anniversaire Thérèse ». Bien sûr qu'ils sont heureux, un an de plus pour moi, c'est un an de moins pour eux, à me supporter. Ils sont persuadé que je n'ai pas compris, mais c'est moi la plus maligne de la bande, ça ne fait aucun doute. Alors je me venge. Je m'approche de la bougie, je gonfle mes poumons, je souffle de toutes mes forces et j'envoie mon dentier dans le fondant. C'est génial, j'adore faire ça. Il est très bon mon gâteau cette année et la moitié des invités n'osent pas y toucher. Tant mieux, ça m'en fait plus à manger. J'ai tout de même un peu de regret lorsque je déballe mon cadeau. Ils se sont donné de la peine les pauvres. J'ouvre la grande boîte brillante et mes yeux s'illuminent. Il y a toute ma vie réunie dans ce paquet. Pour une fois qu'ils ont une bonne idée, je ne pouvais pas m'en douter. Je découvre avec émotion ma première dent de lait tombée, ma première mèche de cheveux blonds dorés coupée, le doudou rose de ma petite enfance, devenu tout gris à présent. Il sentait la lavande à l'époque, maintenant il sent le crottin, mais c'est le mien. Je l'aime toujours autant car il me fait penser à maman. Je trouve mon premier ticket de tire-fesses des vacances au ski. Je me souviens comme si c'était hier, il faisait si froid que ma peau me piquait lorsque mon frère est arrivé par derrière et m'a fait voler la tête la première dans la neige. J'étais fâchée mais je me souviens tout de même avoir rigolé. Dans ma merveille, je trouve un poème, il est nouveau, tout frais, « Mémé tu n'es pas belle car tu es fripée, mais tu es la seule à nous faire rigoler. Mémé tu sens mauvais mais comme on t'aime on se bouche le nez. Mémé tu es unique et quand tu partiras tu nous manqueras. On t'aime à l'infini mamie. » Francement, je ne sais pas comment je dois le prendre, ni quoi en penser, ils sont mignons les enfoirés. Je découvre maintenant un album photos, je tourne les pages couleur sépia, j'admire le jeune visage de mon mari, ma robe de mariage et mon cœur s'emballa, mes mains sont moites et mes pieds poites. Mes poils s'irisent et les larmes brillent sur mon iris. Mon Hervé à l'air ému lui aussi, il pose sa main sur la mienne et je me rappelle de notre premier baiser, de nos premiers rires. Quels souvenirs. Au fil des photos ma vie défile, je revois toutes mes copines, elles sont toutes présentes aujourd'hui, sauf une. Paix à son âme, un dicton explique que les meilleurs partent en premier, c'est Ginette et sa tête de sauterelle qui m'y font penser. Dans ma boîte, j'aperçois un walkman à cassette et je m'entends chanter « I beleve I can fly » la chanson de ma jeunesse. C'était une autre ambiance. Quelques années

après je chantais « Qui a du caca kaki collé au cul-cul » pour amuser mes enfants. Je retrouve mon journal intime ouvert mais personne ne l'a lu, soyez en sûr, ils ne seraient pas présents autrement. Je passe mes doigts sur les pages qui craquent dorénavant, et j'absorbe mes joies et mes peines d'une époque lointaine. Il me reste encore un trésor à découvrir, celui qui a marqué mon avenir. Mon premier contrat de travail. C'était la belle époque, on se plaignait, on était fatigué et on n'en avait jamais assez. Bon sang de bonsoir, je t'en mettrais des coups de pieds si seulement je pouvais encore le lancer. Mais on riait aussi. On riait souvent, on était fainéant mais on était inconscient. Les choses venaient on les prenait puis ça passer. « On verra bien demain, on a le temps » qu'on se disait. Mais est-ce vrai ? Avons-nous vraiment le temps ? Regardez-moi, hier j'étais jeune et dynamique, et aujourd'hui, ça fait dix minutes que je me parle toute seule avec le sourire.

# Un dimanche à Octeville : au Royaume des Patates !



En ce moment, je ne sais trop pourquoi, mais j'ai des souvenirs qui remontent à la surface. Pas n'importe quand, pas n'importe comment. C'est au moment du repas, chez moi, en Suisse Normande, quand il y a une odeur très spéciale qui prend le dessus sur les autres. Elle envahit la maison, elle est là, juste là, alors je ne sens plus qu'elle. Voire, je ne vois plus qu'elle ! Puisque cette odeur forme comme un nuage devant moi, tout autour de moi. Un nuage d'odeurs bienfaisantes qui m'envahit. Comme en état hypnotique, ce nuage me replonge en enfance, loin, très loin de chez moi. Cette odeur, c'est celle de la purée faite à l'ancienne, gratinée dans le four, cuite dans un plat marron traditionnel en terre, additionné de l'odeur du bouillon de poule qui mijote dans la marmite, ou celle du poulet bien aromatisé qui imprègne les lieux et les sens. C'est un mix entre les patates, le poulet et les herbes, avec un ingrédient essentiel en Normandie...Lequel ? La réponse est dans l'adage de ma grand-mère qui disait toujours « le lundi des patates, le mardi des patates, le mercredi des patates...le jeudi des patates, le vendredi des patates, et le samedi des patates aussi ! Mais le dimanche, jour du Seigneur, des patates au beurre ! » Voilà, ça y'est j'y suis, dans l'ambiance très gustative de mon enfance : au Royaume des Patates au beurre du dimanche midi !

Me revoilà de nouveau, téléportée. J'ai une dizaine d'années, dans les années 90. Je monte la série des virages sur la butte de Cherbourg, découvre ce point de vue superbe de la belle ville portuaire et prend une route en sens unique. Je suis arrivée à Octeville, 22 rue des résistants, dans le Nord de la Manche, dans l'hypercentre du Cotentin, face à l'Arsenal Le coeur de ville bat son plein, le mien aussi avec toutes ses ancrs nostalgiques et racinaires, qui appellent ma force et font vibrer ma joie de vivre. On y est ! Ça sent les patates dans cette maison mitoyenne de ville, type année 50, simple et classieuse, ordonnée et cosy. Une bretonne y règne en maîtresse de maison : « Une main de fer dans un gant de velours », cette expression lui va si bien. Ou « je dirais même plus », une femme de fer dans un tailleur en velours, couleur et toucher « peau de pêche ». Elle, ma grand-mère, ma mère-grand, tout le monde l'appelle « Jeannette ». Elle porte même le nom de la fameuse madeleine bien d'chez nous, c'est pour vous dire l'évidence de la réminiscence proustienne chez moi ! Elle, quand j'y repense avec le recul et le fait d'être devenue maman à mon tour, je me dis : « Quelle grande douceur et patience que cette femme, cette mère et grand-mère ! » Pourtant, cela paraissait si simple et naturel chez elle : droite comme un i dans son mental, souple avec nous et ceux qu'elle aimait, courbée à cause des années et du passé de guerre, une vraie gymnaste de l'humain, ma mère-grand Jeannette ! Pour nous, ses petits-enfants, on la mangeait toute crue avec nos petits yeux pleins d'étoiles et de sourires en coin, avec en bouquet final, nos attaques de bisous et de câlins sur elle : « en avant, tous sur mémère ! » Elle ne pouvait que nous caler, à nous, ses triplés, comme dans les dessins animés, on faisait les 400

coups pour s'amuser. Moi, j'étais sa « belle des 7 », des 7 merveilles du monde peut-être ou des 7 Delahaye en vie, je ne le sais et ne le saurais jamais. J'étais cette petite fille brune, pas épaisse, très longiligne, qui pourtant adorait manger les bons petits plats de sa grand-mère.

Quand j'y replonge, je savoure plus que jamais, chaque instant là-bas. Dans cette enfance où je joue au crocodile avec mon cousin et ma cousine dans la chambre entre nos deux lits, et ses barreaux à la petite fenêtre. Je cours dans les escaliers pour me cacher dans le cellier, derrière toute l'armada de balais, aspi et la fameuse blouse bariolée bleue typique de cette époque. Le petit balai spécial moquette, de couleurs bleu et orange pétants, qui se casse la binette, « vite faut que je le redresse ! J'ai dû me faire du bruit » Je me revois compter dans cet escalier en feutrine orangée, dans cette maison bien ensoleillée, où la lumière traverse les vitraux jaunes et orangés de la porte d'entrée qu'on n'utilisait presque jamais. Cette époque où le tout était sans trop d'électrique, à la force du poignet, on nettoyait avec le petit ramasse-miettes à rouleaux sur la table où l'on roulait comme avec les petites voitures, mais ici, c'était à la chasse aux petites miettes de gâteaux apéro !

Dans cette maison, il y avait aussi mon grand-père Octave, dit « Tatave ». Il avait la classe mon grand-père avec ses cheveux, poivre et sel, gominés par le pento, des yeux d'un bleu vert d'eau pénétrant, des gourmettes, bagues et sa chaîne de bélier. Je le regardais se préparer dans la salle de bain : il se rasait avec la mousse, étalée avec son beau blaureau puis il prenait sa lame avec une main sûre et précise, il tendait sa joue et hop, pas une goutte de sang. Il additionnait le tout avec un after-shave ou parfum de musc noir, ambré ou vanillé. Il était toujours impeccable le papi. « La classe à Dallas ! » comme dirait l'autre maintenant ! C'était un grand séducteur façon Gabin. Assis confortablement dans son fauteuil en skaï noir et rouge, type années 60 avec des pieds pointus en inox, il voyait tout. Les entrées et sorties de chacun, lui le gardien de ce lieu. Il voyait très bien Mémère Jeannette dans sa cuisine, gérant les petits plats en préparation, la table et surtout les convives prêts à débarquer dans le vestibule. Un spot idéal pour le chef de famille ! Bien sûr, il faisait quelque chose quand même. Il soutenait ma grand-mère moralement et humoristiquement parlant, en lui lisant le Ouest France ou la Presse de la Manche, bien ancré dans ses mains, le canard ne risquait pas de s'échapper ! Lui le chasseur qui préférerait « promener son chien sans le fusil ». Il partait à la chasse aux anecdotes, faits divers et rubrique nécrologique, tout passait en revue. Entre deux lignes et deux boutades, il nous disait « Oh doucement les enfants, vos parents vont arriver, ne vous excitaient pas trop, on ne court pas dans les couloirs, on aide mémère à mettre la table... » Ma grand-mère quant à elle, devait avoir l'esprit partout ! Elle commençait à mouronner comme une chaudière, se parlait toute seule puis tout à coup, face à nous et ce capharnaüm, s'écriait : « Mais les enfants, donnez-nous la paix ! » Et c'est ainsi, que notre grand-père nous envoyait « Dehors ! », afin de récupérer un peu de calme pour se concentrer sur ses nouvelles et que ma grand-mère puisse respirer et se reconnecter à son organisation de matrone. Pendant ce temps, nous, les triplés, on s'accordait à créer des stratégies collectives pour attraper les poissons du bassin, ultra stressés depuis notre arrivée @Octevillecity.

Enfin, quand les parents arrivaient pour manger, on s'attablait tous à la même table, une table ovale avec plein de rallonges. 9 à table, pas comme la chanson ! On mangeait du « clopoing », le dormeur des patois manchots, fraîchement pêché du matin-même, et cherché sur les docks de Cherbourg avec les crevettes roses et grises. Cette entrée fraîche en matières maritimes accompagnée par sa mayonnaise

maison Made in Mamie et des oeufs des poules que nous venions d'aller chercher dans la volière. Humm, quel délice, le tout sur du pain et du beurre pour ma part... On le dégustait avec notre faux verre de vin rouge, le jus de raison ou celui de raisin. Les parents, à chaque fois, réagissaient en pensant que c'était du vrai. « Trop tard, cul-sec ! » Ensuite, arrivée du poulet et de sa purée maison avec les haricots verts. « Faites votre puits pour que je vous mette la sauce, les enfants » disait Mémère avec la petite louche à la main, prête à dégainer la sauce bien calorique et goûteuse du plat. Puis la salade verte du jardin assaisonnée d'ail pour « nous vermifuger », et enfin les gâteaux du pâtissier que les parents ramenaient avec le pain.

J'ai souvenir de ses repas très animés, car on débattait de tout comme de rien. N'importe quel sujet nous amenait à argumenter et se « battre » à l'oral. Que l'on soit pré-ado ou adulte, retraité ou scolaire, fille ou garçon, on avait le droit de défendre notre bout d'gras ! On parlait politique souvent, des valeurs, des personnes, des événements. Je peux vous dire que l'on n'avait pas peur de se prendre la tête à cette époque ! Quand je vois maintenant où il faut éviter tout, de trop en dire, d'être circonspect... Mon grand-père doit se retourner dans sa tombe, en voyant cela, d'où il est ! Lui qui avait un fort tempérament, « une grande gueule » comme on dit, toujours prêt à dégainer son smiley aux dents couronnées d'or et d'argent et son regard en coin. On débattait ensemble. Avoir ou ne pas avoir raison, ce n'était pas vraiment cela l'essentiel de cette activité familiale systémique. Le but c'était bien de nous apprendre à rentrer dans l'arène de la vie, danser avec notre cape et faire tourner les taureaux ou les toreros, selon la place que l'on voulait défendre, bec et ongles, épées ou cornes bien acérées. C'était nous apprendre à devenir nous-mêmes et à assumer nos choix, à parler devant tout le monde, avec des arguments construits, pertinents, des exemples et si possible une petite ritournelle de fin pour conclure avec humour. Était-ce de la rhétorique ou de la maïeutique ? Un peu des deux, mon capitaine ! C'était l'art d'argumenter sa propre vérité et d'aller jusqu'au bout avec force, adaptation et conviction. Quelque part, c'était la transmission de sa « grande gueule » assaisonnée de ce petit grain d'humour et de folie bretonne, un peu décalé du reste du monde. Il exaltait d'observer la force de son sang s'exprimer avec verve et ferveur. C'était son plaisir, ça se voyait. Quant à ma grand-mère, sa satisfaction de bonne bretonne, c'était qu'on ait bien mangé, qu'on ait le ventre bien rempli, qu'on lui finisse ses plats, voir qu'on lui chante : « J'ai bien mangé, j'ai bien bu, j'ai la peau du ventre bien tendu, merci petit Jésus ! »

Merci à vous deux, Tatave et Jeannette, hélas bien loin maintenant. Trop loin de moi dans ma chair, pour vous enlacer de nouveau, mes Parents-Grands. Je vous Aime. Votre Fille-Petite La Belle des 7.

# Le voyage à bicyclette



L'eau tombait à grosses gouttes au moment de partir. Après des jours de chaleur, l'air se chargeait de l'odeur puissante de la terre et de toute la végétation environnante. La nature semblait respirer à nouveau et mes poumons, comme privés d'oxygène, se remplissaient à grandes goulées de ce parfum unique dont je m'enivrais, produisant comme chaque fois depuis l'enfance un bien être fabuleux.

Je profitais de l'accalmie pour enfourcher ma bicyclette et partir rendre visite à mon passé que la nature parvenait à restituer au travers de ses odeurs. Il ne fallut pas attendre longtemps pour entamer le voyage car sitôt la ville derrière moi, mes narines et mon cerveau furent les proies d'un stimuli intense. Les arômes se succédant au fil des kilomètres jusqu'en haut d'une côte où je fut happée par une vision qui me ramena quarante ans en arrière. Le saisissement me fit poser pied à terre et fermer les yeux. Ce n'était pas la première fois mais la sensation de revivre une scène de mon existence était troublante.

J'avais dix ans et je me voyais clairement, juchée sur une pierre pour apercevoir une vache et son veau derrière la porte d'une vieille étable. L'odeur chaude de cuir, de lait et de foin mélangés qui m'avait surprise quelques instants plus tôt avait fait ressurgir ce souvenir lointain. Sous le coup de l'émotion, je décidais d'aller voir cette étable qui ne se trouvait qu'à quelques kilomètres. Une partie par la route puis la fin en empruntant un chemin à pied. Arrivée sur place j'eus du mal à reconnaître le site car ce n'est pas une étable que je découvrais mais un amas de pierres envahit par les ronces...

J'avais tellement imaginé la retrouver comme elle était à cette époque avec, allez savoir, une vache et son petit, que je restais un moment décontenancée. Néanmoins je me consolais en songeant que si ma mémoire était capable d'exhumer son souvenir grâce à une odeur, elle continuerait à exister.

Ce soir, c'est concours de belote au camping. Je ne sais pas si je vais y participer. Pour moi, c'est toujours un peu délicat de me mêler à un groupe d'inconnus. Je suis timide. Malgré tout, si je veux me reconstruire une vie sociale, il faut que je me pousse à aller vers les autres. Voilà plus d'un an que je suis divorcée. C'est la première fois que je pars seule en vacances. Je n'ai pas peur de la solitude. Je dois même avouer que j'aime ça. Après tant d'années à vivre sous l'emprise de mon ex conjoint, j'aspire à me retrouver, m'occuper de moi. Je me suis trop négligée, jusqu'à y perdre la santé. C'est un réflexe de survie qui m'a fait réagir. Au mi-temps de ma vie, j'ai décidé que j'avais le droit d'être heureuse ou, du moins, de cesser d'être malheureuse. Je l'ai quitté. C'est marrant, ça a eu l'effet d'un coup de baguette magique : je suis presque instantanément sortie de la dépression dans laquelle je me noyais. Depuis, je me reconstruis. Alors finalement, ma solitude, je la cultive.

Ces vacances, je les passe entre lac et montagne. Baignades et sentiers. Rien de tel que de se perdre dans un coin reculé, loin des odeurs écœurantes de crème solaire et de churros des plages méditerranéennes. Au diable les campings cinq étoiles qui abreuvent d'animations assourdissantes une foule en délire. Je préfère la sérénité que m'offre le lieu de villégiature que j'ai choisi. La cinquantaine d'emplacements est occupée par des amoureux de la nature qui, comme moi, partagent leurs journées entre randonnées et nage en eau douce. La plupart sont en couple, quelques-uns avec leurs enfants, rares sont les célibataires. Cette dernière observation n'a d'ailleurs aucune importance, je ne suis pas venue ici pour faire une rencontre amoureuse. On peut même dire que je fuis cette éventualité. J'ai trop peur de retomber dans une relation toxique.

Je me suis décidée. Pour me présenter au concours de belote auquel je me suis finalement inscrite, j'opte pour la meilleure tenue de l'été : débardeur, short et tongs. J'y ajoute quand même une touche de rouge à lèvres. Ça fait une éternité que je n'ai pas joué aux cartes. D'autant que je me souviens, ce n'est pas si compliqué. J'étais petite quand j'ai appris, avec mes grands-parents. Qu'est-ce qu'on a pu y jouer ! Je me dirige vers les panneaux d'affichage pour repérer la table à laquelle je suis assignée et surtout le binôme avec lequel je vais passer la soirée. Table quatre avec Pablo. OK. Je m'assois sous le regard de mes trois compagnons de jeu qui n'attendaient plus que moi. Tous des hommes. Pablo se présente. C'est comme un coup de poignard. Cet accent. Je lève les yeux. Brun, les yeux noirs, la peau mat. Je tremble. Il me regarde en souriant. J'ai perdu ma langue. Comment n'avais-je pas deviné en lisant son prénom ? Pablo est espagnol. Espagnol comme mon premier grand amour. Une histoire comme on en vit qu'une fois.

Ma vue se trouble au souvenir de Manuel, cet homme de 15 ans mon aîné que j'avais rencontré alors que je n'en avais que 18. C'était au cours d'un stage d'étude à Madrid. Il était responsable de la production à l'usine dans laquelle je travaillais. Je n'avais pas de véhicule pour m'y rendre. Aussi, lorsque Manuel passait en voiture et qu'il me voyait à l'abribus, il s'arrêtait pour me conduire. Je ne sais pas comment c'est arrivé. Après quelques trajets, nous nous sommes embrassés.

C'était si doux. J'étais si gauche. À compter de ce premier baiser, je n'ai plus pris le bus. J'attendais le matin pour qu'il me serre dans ses bras, mange mes lèvres, avale ma bouche et le soir, pour sentir son torse contre ma poitrine, respirer son parfum, passer mes doigts dans ses cheveux bouclés. Je ne vivais plus que pour nos rencontres clandestines. La voiture est vite devenue trop étroite pour contenir notre passion. J'ai emménagé dans son appartement. Peu importe le regard des autres. Nous ne nous cachions plus. Manuel m'a tout donné. J'ai tout pris. Je lui ai tout donné. Il a tout pris. Nous ne faisons plus qu'un. Alors, j'ai découvert le vertige. Celui que je n'ai pas cessé d'éprouver avec lui. Le vertige comme une seconde peau. Ce vertige qui me faisait perdre tous mes moyens lorsque nous étions seuls, collés l'un à l'autre. Celui qui me tordait les tripes quand Manuel devait s'absenter quelques heures. Celui qui m'a tant fait pleurer lorsqu'il a fallu rentrer en France. Pourtant, je n'avais pas quitté l'Espagne sans que nous nous promettions de nous y retrouver à l'issue de mes études. Une vie nous attendait. La nôtre. Mes parents se sont dressés entre nous. Ils n'ont pas voulu me laisser repartir pour vivre avec un homme qu'ils jugeaient trop âgé pour moi. Trop jeune pour me battre avec eux, j'ai baissé les bras. Ce vertige qui m'avait transportée a fini par me briser. Je n'ai plus jamais revu Manuel. Je le garde pourtant dans mon cœur, comme un trésor. Alors, ce Pablo, malgré lui, malgré moi, me fait naviguer de tristesse à euphorie toute la soirée. Bien sûr, nous n'avons pas gagné le concours mais nous avons fait connaissance.

Je prépare mon attirail pour la randonnée de la journée. J'y vais avec Pablo. Nous avons eu l'occasion de nous croiser quelques fois depuis le concours. Je dois avouer qu'il me trouble. Est-ce du fait de son accent, de sa gentillesse ou de mes réminiscences ? C'est un peu confus. Ce dont je suis certaine, c'est que j'ai le cœur qui bat la chamade quand il entre dans mon champ de vision. Moi qui ne voulait pas d'une aventure, voilà que j'en rêve ! Je suis sous le charme. Une vraie gamine. Je précède Pablo sur le sentier caillouteux. Voilà déjà deux heures que nous cheminons sous un soleil brulant. Il est temps de prendre une pause pour nous désaltérer. Je choisis de nous arrêter sur un petit plateau, à flanc de falaise. Le panorama est magnifique. Pablo s'approche pour admirer avec moi, le lac bleu turquoise en contrebas. Lorsque je m'arrache enfin à ma contemplation, Pablo est tout près. Il accroche mon regard. Sa main s'avance. Je me fige. Délicatement, il glisse une de mes mèches de cheveux derrière mon oreille. Sa main s'attarde sur ma joue. Mes souvenirs me happent. Je suis en Espagne avec Manuel. Il avait fait le même geste avant de m'embrasser pour la première fois. Je ferme les yeux. Ses lèvres sur les miennes. Mon Dieu non ! Ce ne sont pas celles de Manuel. Je ne peux pas. Je repousse Pablo. Je recule. Pablo hurle. Trop tard. La falaise défile à une vitesse vertigineuse.

Le plus important, c'est pas la chute...

# CAPRICE DES DIEUX, « un amour de fromage »



A qui rendre hommage, au caprice ou aux dieux ? Et les dieux, même s'ils ont des caprices, ne m'en voudront pas d'honorer ma grand-mère sage, qui avait pour seule dévotion ce tendre fromage, à la belle boîte ovale bleue, sur laquelle deux angelots, pacifiques et amusés, montrent la devise sacrée :

« Dieu que c'est bon ».

Oui, Dieu que c'est bon, grand-maman, de retrouver le goût de ce souvenir lacté, dégusté sur des « matzen » (1) avec toi dans la cuisine, au rez-de-chaussée de ta maison, rue Herder à Strasbourg.

Herder était un poète et philosophe romantique allemand, ami de Goethe. Goethe, Schiller, Heine...des poètes étudiés et aimés dans ta jeunesse et que tu regrettais, ô combien, de ne plus pouvoir lire dans le texte.

Oui, Dieu que c'est bon, grand- maman de retrouver le goût de nos conversations, dans le salon où deux zébus en acajou ramenés de « l'île rouge » avant la guerre par Oncle Albert, me faisaient sentir la présence des dieux malgaches. Ils t'écoutaient avec attention quand tu me citais Pascal:

« L'homme n'est ni ange, ni bête, et ... »

Et quand il veut faire l'ange, il veut faire quoi l'homme? Il veut purifier la race, ne faire exister que des blonds aux yeux bleus, bleus comme la boîte

du Caprice des Dieux. Dieu que c'est bon, grand-maman, de pouvoir écrire ton manque de ressentiment. Tu me disais, en souriant, vouloir modestement cultiver ton allemand en lisant des « Liebesroman »

(2) et tu passais des vacances à Baden-Baden. Les dieux ne t'ont pas insufflé la haine. Et pas une fois, tu ne nous a montré ta peine.

La pudeur avant tout. La joie malgré tout.

Merci, grand-maman Madeleine.

*À la mémoire de ma grand-mère Madeleine BLUM née MARX ( 1905-1997)*

*Sa mère Florence MARX ainsi que son frère Albert MARX ont été déportés et assassinés le*

*5 août 1944 à Auschwitz (Convoi 77).*

## Petit Œuf en bois



Maman avait 2 cousines, 2 sœurs qui ont consacré leurs vies à leur mère, handicapée. Tout leur emploi du temps était en fonction de cette dernière. Lorsque l'une commençait son travail tôt le matin, l'autre finissait tard. Elles n'avaient aucun loisir commun pour ne jamais la laisser seule.

Je les aimais beaucoup car elles étaient solaires, ne se plaignant jamais, entourant tout le monde d'affection, de gentillesse et de petites attentions. En outre, elles étaient cultivées et riches de souvenirs familiaux que j'avais soif de connaître.

Un jour, elles durent rejoindre une maison de retraite et je fus chargée de les aider à vider les derniers objets de leur demeure.

Dans une armoire, j'ai trouvé une boîte à couture qu'on appelle également une « travailleuse » pleine. A peine m'est-elle apparue que surgit, sous mes yeux, une scène familiale de mon enfance avec ma mère.

Nous, les enfants, sommes assis autour de la table, occupés à faire nos devoirs. Maman se tient à nos côtés, bien droite sur son fauteuil Voltaire dont l'assise et le haut dossier sont capitonnés de reps aux couleurs printanières. Devant elle, sur un guéridon recouvert d'un napperon brodé, est posée sa boîte à couture en bois dont l'extérieur et le dessus sont matelassés d'un tissu provençal.

Elle comporte plusieurs casiers qui se déplient et servent au rangement de multiples trésors :

Des boutons de toutes sortes, nacrés, mats, ronds ou carré à deux ou quatre trous,

Des ciseaux pointus pour découdre soigneusement, ou crantés pour éviter l'effilochage, des petits et des grands pour tailler promptement et sans bavure,

Des bobines de fils de différentes tailles, grandes pour le noir et le blanc qu'elle utilise le plus souvent, des plus petites pour les couleurs qu'elle conserve dans une boîte en métal ronde,

Aussi des aiguilles diverses, à bout pointu pour bien piquer le tissu ou à bout rond pour le canevas, certaines sont grosses avec un chas long et large pour la laine alors que d'autres sont fines à chas minuscule.

Parfois, maman me demande d'enfiler l'aiguille. Je suis fière de mouiller le bout de fil entre mes lèvres et de l'introduire du premier coup. Je lui remets alors l'aiguillée et la regarde se servir d'un petit œuf en bois à repriser. Après avoir tendu la chaussette autour de lui, elle passe par petites touches le fil de chaque côté du trou sans tirer. De haut en bas, de gauche à droite, elle tisse délicatement une trame qui ne se verra pratiquement pas tant son travail est fin et soigné.

Petit œuf en bois poli par les heures passées à t'employer, je t'ai gardé alors que je

ne t'ai jamais utilisé. Depuis bien longtemps, nous femmes modernes, ne reprisons plus ni chaussettes, ni vêtements. Le raccommodage tel que le pratiquait maman a disparu avec le nouveau rythme de vie qui multiplie les tâches à l'intérieur et à l'extérieur. D'ailleurs, il me semble même que les tissus récents ne s'y prêtent plus : viscose, polyester, rayonne, que sais-je encore ? ces tissus n'ont plus rien à voir avec le coton de mon enfance, lourd, épais, grand teint, que l'on faisait bouillir dans des baquets les jours de lessive.

J'ignorais que j'avais enfoui dans mon for intérieur ces images de mon enfance. Sans que j'en aie conscience, elles sont restées dans une case, ou devrais-je dire cache, secrète pour surgir en un éclair. Tu leur as insufflé une nouvelle vie car je vais m'empresse de les conter à mes petites-filles. Désormais, ces après-midis passés sereinement entre mon frère, mes sœurs et maman auront leur place, pleine et entière, dans ma mémoire où je viendrais puiser mes forces avec nostalgie.

## Bouton d'or



Je venais d'arriver sur Dives-sur-Mer, où je séjournais avec ma famille pour les vacances d'été. Je logeais avec mon père et mes frères dans une location, tandis que ma mère habitait chez son nouveau compagnon. Au cours d'une promenade "sans mon père", une brocante tombât sous nos yeux. L'atmosphère, paisible, décrivait assez bien l'humeur dans laquelle nous étions plongés, mais également, ne laissait pas d'éblouir les sens. Je marchais en ayant la ferme impression de pénétrer la caverne d'Ali Baba. Mes pas, menés au gré de ma curiosité, m'arrêtèrent bientôt sur une collection de broches dont j'en choisisais une au hasard. Ayant remercié la brocanteuse, je quittais les lieux.

Plus tard, dans l'après-midi, nous marchions le long de la plage, dans l'allée, avec mon père cette fois. Le temps, grisâtre, n'était pas sans rappeler le bitume parisien. Alors, machinalement et comme pour oublier cette désagréable impression, je ressortais la broche fraîchement acquise.

Une sensation de chaleur me grimpât au visage. Quelle surprise ! En total contraste, voire en totale contradiction avec son environnement, ma broche se constituait de belles fleurs jaunes, éclatantes et lumineuses. Des boutons d'or.

Le trouble m'envahit, un instant, le temps parût fondre comme une montre de Dalí. Quelle était cette sensation de déjà-vu qui m'envahissait ? Peu à peu, le puzzle s'assemblât. De toutes ces années à revenir au même lieu, me remontait à l'esprit la joie d'années d'insouciance. Les chambres d'hôtes, les invités, les rires partagés, les glaces aux goûts exotiques, l'odeur de l'eau de mer, le sable sous les pieds, le minigolf, le laser game, les croquis, les photographies de coucher de soleil, les mouettes, les mouettes encore, enfin un intraduisible sentiment de repos mêlé d'escapade.

Mais aussi, le souvenir de ces périodes d'études marquées par l'incertitude, les rêves de grandeur sans cesse remis au lendemain, la stase et le bateau qui navigue en pleine mer. De tout ceci, je n'avais aucun regret. Simplement la jouissance d'une vie pleinement vécue. Et, comme je rangeais ma broche dans son sac, je me fis la réflexion que l'horizon s'ouvrait chaque jour sur un nouveau chapitre.

## Inaccessible Etoile



« 7h53. Je suis en retard. Je vais la louper et je ne peux pas me le permettre. Il faut que je me dépêche. Il faut absolument que je la voie ! Je ne peux pas, je ne peux plus vivre sans l'apercevoir. Elle est ma drogue. » Sam court comme un dératé dans la rue Chappe. Il n'est plus qu'à deux intersections de son point d'arrivée. Le n°6. Dans quelques minutes, elle va apparaître. Allez, encore un petit effort et il y sera.

Il arrive haletant, en sueur malgré le froid de canard qui s'est installé sur la ville depuis le mois de décembre. Il jette un oeil sur le panneau lumineux de la pharmacie : 7h57. Ouf ! Il est arrivé à temps. Il se poste sur le trottoir d'en face, à l'abri des regards. « Voir sans être vu » : telle est sa devise.

7h59 : Samantha apparaît au coin de la Rue Tardieu. Pile à l'heure. Majestueuse, elle avance avec cette grâce féline et naturelle caractéristique des danseuses. 1,72m, toute en longueur, des jambes interminables, des attaches fines, de longs doigts, une taille de guêpe, un port de tête de princesse, de grands yeux de biche dorés, des cheveux longs lisses aux reflets de soleil, une peau couleur miel.

Tout en l'admirant de sa cachette, il se souvient avec nostalgie de la première fois qu'il l'a vue. Un véritable coup de foudre. C'était en septembre dernier : quatre mois à peine qui lui semblent chaque jour qui passe une éternité. Rien ne présageait néanmoins un tel chamboulement dans sa vie. Il se promenait sans but dans les rues de Montmartre. Il venait de se faire jeter comme du poisson pourri au prétexte qu'il était trop collant et qu'il demandait trop d'attention et d'affection. Ses rêves de vie familiale paisible venaient de se briser et son coeur était en mille morceaux. Et puis, au détour d'une rue, elle lui est apparue, telle une étoile trop brillante pour lui. Ses larmes séchèrent instantanément. Elles n'étaient pourtant pas de crocodiles : il y a quelques instants seulement, il souffrait le martyr !

Sans réfléchir, il s'était mis dans ses pas, à la fois électrisé et tétanisé par autant de beauté et de vénusté. Lorsqu'elle s'arrêta devant La Compagnie des Exilés, il faillit lui rentrer dedans. Il sentit son parfum délicat et frôla un quart de seconde sa peau douce comme de la pêche. Son palpitant cessa alors de battre pendant une poignée de secondes. Elle l'avait envoûté. Il passa son chemin mais, depuis ce jour, commença à la suivre quotidiennement en essayant de trouver le courage de l'aborder. Parfois, sa témérité le poussait à passer près d'elle et il avait la chance de croiser son regard. Une fois, elle lui avait même souri.

Ses longs moments passés avec les artistes de la Butte avaient fait de lui un être curieux et

érudit. Cependant, il avait beau se répéter en boucle qu'« Il ne faut avoir aucun regret pour le passé, aucun remords pour le présent, et une confiance inébranlable pour l'avenir » (Jean Jaurès), il n'arrivait pas à se raisonner. Il ne pouvait supporter l'idée d'essayer un refus et, à l'image d'Icare, avoir les ailes brûlées. Plus le temps s'égrenait, plus sa bravoure lui faisait défaut. Et le temps n'était pas son allié. Il voyait bien cet autre qui rôdait autour d'elle tel un chasseur autour de sa proie ; aucune tendresse dans son regard, que de la convoitise.

Tiens, d'ailleurs, le voici qui entre en scène. Tom. Ancien danseur étoile devenu chorégraphe de ballets. Samantha est la vedette de sa nouvelle création. Il lui sourit comme un requin avant de fondre sur sa pitance ; elle le regarde avec bienveillance. Dans quelques secondes, ils seront à l'intérieur du bâtiment et il faudra attendre que la nuit tombe pour la voir à nouveau. Il doit se hâter. Il ne peut plus supporter cela. Son cœur saigne de ne pas pouvoir l'approcher. « Allez, Sam, prends le taureau par les cornes et fonce ! Il faut que tu te jettes à l'eau maintenant ! » Il prend une grande inspiration, gonfle le torse, bande tous les muscles de son corps et d'un bond, sans regarder, traverse la rue où un scooter l'évite de justesse en klaxonnant bruyamment. Ce son strident la fait sursauter et se retourner d'un seul coup. Il est face à elle. Le temps s'arrête. Plus rien ne bouge. Il n'entend plus que les battements de son cœur. Sa poitrine va exploser. Tels deux pétales de rose, ses lèvres finissent par s'entrouvrir et dessinent le plus beau sourire qu'il n'ait jamais vu.

- Mais je t'ai déjà vu, toi. Tu es trop mignon. Viens...

- Qu'est-ce que tu fais ? Laisse-le. Tu ne sais pas d'où il sort.

- C'est vrai mais il est magnifique. Et il réclame des câlins. Regarde : il se roule sur le dos. Il doit avoir faim aussi. Et puis, je rêve d'avoir un chat roux depuis que j'ai vu Garfield au cinéma lorsque j'avais 5 ans. Autant en sauver un de la rue. Je peux t'approcher, petit chat ? Au son de ces mots qu'il espérait tant, mais auxquels il n'osait croire, Sam se mit à ronronner si fort que Samantha se baissa pour se mettre à son niveau et, avec une infinie délicatesse, le prit dans ses bras en le couvrant de caresses tout en pénétrant dans l'immeuble. Depuis ce jour, ils coulèrent des jours heureux emplis d'amour, de complicité et de tendresse.

Comme quoi, se dit Sam, Friedrich Nietzsche avait raison : « La croyance que rien ne change provient soit d'une mauvaise vue, soit d'une mauvaise foi. La première se corrige, la seconde se combat. » Il faut avoir confiance en ses rêves afin qu'ils deviennent réalité.

## Le coussin de soie rouge



Chaque fois que je touche de la soie, mon corps s'électrise. Parfois, j'entre dans un grand magasin, juste pour me souvenir. Les yeux fermés, je frôle l'étoffe du dos de la main, la caresse. Mon pouls s'accélère, tandis que j'approche la soie de mon visage, la passe le long de mes joues. Il ne m'en faut pas plus.

Je me revois, j'ai dix-sept ans. La grande pièce aux tentures cramoisies est sombre, l'air est suffocant. Seules quelques lampes ici et là, diffusent une faible lumière orangée. Les tapis persans qui jonchent le sol, s'enchevêtrent les uns sur les autres, étouffent le bruit des pas. Des voix d'hommes, coupés de rires de femmes s'élèvent. Je distingue leurs formes étendues sur des coussins profonds, leurs visages dissimulés derrière les volutes de fumée bleue. Dans un coin, près du bar, une petite brune, vêtue de voiles transparents joue une étrange mélodie sur un vieux piano. Un frisson me saisit, c'est ma première fois. Mon cœur palpite, je ne sais comment me tenir et j'enfonce les poings dans mes poches, d'un geste gauche. Mes camarades m'ont planté là, devant la porte. Quand ils ont appris que je n'avais encore jamais embrassé de fille, ils se sont cotisés pour m'offrir cette soirée. À présent, je voudrais m'enfuir, mais je ne peux pas les décevoir.

Fanny me saisit par le bras et m'entraîne vers un des canapés. Ma tête plonge au creux des coussins de soie rouge. Penchée au-dessus de moi, ses lèvres écarlates laissent paraître de petites dents blanches, semblables à des perles. Les billets que je lui ai tendu d'une main fébrile, dépassent encore du haut de sa guêpière. Deux auréoles brunes s'échappent des bonnets de dentelle qui ne parviennent pas à retenir sa large poitrine. Les yeux mi-clos, mes doigts dessinent timidement les contours de son corps lourd. Soudain, un remord me saisit et je me redresse. D'un geste ferme, elle me repousse et je retombe parmi les coussins. J'en empoigne un que je plaque contre mon visage, pour ne plus voir, ne plus penser. Ces gestes que je croyais instinctifs doivent en fait s'apprendre, comme une leçon. Apaisé par le parfum musqué du coussin, je me concentre sur l'enseignement de cette femme, experte en amour. Tous mes sens sont en éveil. Les mains sensuelles de Fanny glissent le long de mon corps, le façonnent. Elle déboutonne ma chemise, dégrafe mon pantalon et sa langue glisse le long de mon cou, descend avec lenteur, s'attarde autour de mon nombril, avant de reprendre son chemin plus bas. Fanny m'avale tout entier, je perds la tête, sombre dans un gouffre. Ma respiration saccadée s'accorde aux hoquets dissonants du piano. Le poids de cette femme dont les jupons me couvrent à présent le torse, m'écrase. Elle se déhanche dans un va-et-vient endiablé. Mon cœur s'arrête de battre, et je risque un coup d'œil rapide au-dessus du coussin. La tête de Fanny est jetée en arrière, son dos cambré forme un arc. D'instinct, mes bras se tendent vers elle et s'agrippent à son flanc pour la ralentir. Elle se laisse guider quelques secondes et plante ses yeux dans les miens, un sourire aux lèvres. Les mains posées sur les miennes, son corps s'accorde au rythme que j'essaie d'imposer. D'un coup, elle, émet un petit rire et plaque ses paumes sur ma poitrine avant d'accélérer à nouveau. Mon sang ne fait qu'un tour, j'ai soudain un spasme d'agonie comme si Fanny m'avait transpercée d'une épée. Un cri s'échappe, du plus profond de moi. Je me mords les lèvres pour l'arrêter. Elle se

relève alors, satisfaite. Après avoir rajusté ses jupons, elle ramasse le coussin tombé au sol et me le jette à la figure.

Alors seulement, je remarque ma nudité. D'un accès de pudeur retrouvée, je me couvre avec le coussin de soie rouge. La grosse Fanny me tourne le dos et se recoiffe devant le miroir de la cheminée. Je la vois qui passe un pouce sur sa bouche pour estomper les traces du rouge à lèvres qui a coulé. Son reflet dans la glace m'apparaît maintenant dans toute sa splendeur voluptueuse et ne me fait plus peur. Déjà elle s'éloigne de moi, à la recherche d'un autre, me laissant seul, étourdi, sur le canapé. Ma main caresse la soie rouge, cependant que je reboutonne ma chemise. Je sens les effluves que Fanny a laissé sur moi. Ma peau a perdu son goût d'enfance. En me rhabillant, je m'aperçois qu'il me manque un bouton. Comment vais-je expliquer cela à ma mère ? Personne ne me regarde, je saisis le coussin et quitte le bordel. Les gars sont là dehors, ils m'attendent. L'un d'eux, le regard brillant, jette sa cigarette et demande :

—Alors ? Raconte !

Un sourire béat m'empêche de parler. Sous l'acclamation générale, je lève bien haut le trophée de soie rouge que j'ai emporté. Cette femme a fait de moi un homme.

## Un Récit d'eau



Si celle de Marcel relate une réminiscence aux effluves agréables le ramenant en enfance, ma madeleine est terriblement effrayante.

Quand j'étais enfant, il était exigé en classe primaire d'assister aux apprentissages de la nage, à la piscine municipale. Je n'étais pas téméraire, je n'étais pas hardi. Je n'avais aucune assurance en mes capacités d'athlète aquatique (pas plus qu'en mes capacités terrestres à me déplacer sans chuter).

La pratique physique était un cauchemar éveillé. Ma seule envie : me réveiller. Chaque idée devenait recevable si elle était en mesure de m'éviter de me rendre dans ce palace aquatique. La piscine, c'était le mardi. Dès le dimanche, après le dîner et que Lucky Luke ait terminé ses aventures avec Rantanplan sur le petit écran, je sentais se présenter, à l'entrée de mes narines, les premiers relents de cet agent chimique irritant utilisé dans les pédiluves afin de se clarifier les pieds et d'assurer la salubrité et l'hygiène du bassin. Je faisais preuve de malice, et l'encéphale se mettait en marche.

Première idée : laisser par la fenêtre de la chambre l'air libre de venir circuler dans la pièce. Ainsi aurais-je la chance, le lendemain au réveil, d'être tellement malade que ma mère ne m'enverrait pas étudier. Je ne sais plus si cela a marché, mais si cela a marché, cela n'a du marcher qu'à une seule reprise.

Deuxième idée : simuler de régurgiter le repas avalé la veille au dîner. Quand ma mère a senti, revenant des cabinets, un parfum de menthe... Mince, ce stratagème aussi est un échec. L'idée n'était cependant pas mauvaise : mélangé à du dentifrice, l'aspect de multiples aliments changerait assez, elle n'y verrait que du feu ! Je ne pensais simplement plus au fait qu'elle aussi avait un nez.

Dernière idée : faire grimper la température de ma tête en faisant un câlin d'une durée indéterminée au radiateur de la chambre. Malheureusement, au matin, la température relevée à la cervelle dépassait de manière très étrange les chaleurs caniculaires de l'été passé. Je n'avais plus d'alternative. Je devrais mener bataille avec ma peur. Le mardi suivant, le réveil me tirait des bras de cette sieste qui me plaisait tant, car elle me tenait à distance de cet évènement. La nuit avait été pauvre. Le ventre vide, je prenais le chemin du martyr. Avant même d'arriver devant le bus qui m'emmenait vers une fin certaine, j'étais tétanisé : je sentais ce parfum irritant m'enivahir, bien qu'à des milliers de mètres. Je zigzaguais aux rythmes des vertiges, des vagues artificielles qui émanaient, qui affluaient, qui se renversaient devant mes yeux, incapable de les essuyer : elles n'étaient pas réelles, pas maintenant. J'entendais les rires de mes camarades, heureux d'aller se baigner. Ce tapage auditif me crispait, je sentais dans mes veines le rythme cardiaque accélérer, je manquais d'air, je m'étranglais. Quand, arrivés sur place, la marche arrière n'était plus envisageable, j'imaginai des dizaines d'astuces afin de me sauver. Aucune ne serait assez maline et ne prendrait en pitié l'institutrice. J'arrivais, les jambes faibles et tremblantes, devant un bassin d'eau terriblement inamical. Quand l'animateur, ulcéré par

ma terreur, mit sa main sur ma nuque, je glissais dans ce cauchemar. Anéanti, je me sentais piquer vers les abysses, incapable d'agir, de réagir, de faire un seul geste qui me sauverait. Quelqu'un, je ne sais plus qui, m'extirpa de là, et après quelques claques, mes yeux redevenait clairs. Depuis cet évènement, je n'ai jamais réussi à apprendre à nager. Des madeleines, j'en ai des dizaines, chacune plus heureuse que la précédente. Mais celle-ci est assurément celle qui m'a le plus marqué. Emprunte de peur, elle me revient sans cesse quand arrivent les chaleurs estivales et les jeux d'eaux. À défaut de l'écrire ici, peut-être parviendrai-je à faire la paix avec. D'ailleurs, je ne l'ai utilisée nulle part dans ce texte, vérifiez... ... à ma peur de la vue de l'O.

## La paire d'Atropos



Pour un peintre qui voudrait esquisser les premiers traits d'une étude pour une future toile, il est si frappant que tous les objets ont une forme géométrique qu'il est inévitable qu'il tende à voir dans un coussin placé sur un canapé un losange, qu'il remarque que le canapé est lui-même un parallépipède, et le lustre qui éclaire l'espace une sphère parfaite ou un cylindre, et cela même, quel que soit le meuble qu'il examine, fût-il de style Empire ou Art Déco. Contrairement à la nature et au monde du vivant, le monde des objets est un monde vraiment géométrique. Il ne s'agit pas d'une perception due à la forme rectangulaire des feuilles de papier ou des toiles mais d'une constatation sans appel. Il y a toujours un peu d'Euclide dans les objets et Picasso n'a rien inventé lorsqu'il a peint ses bougies et ses pichets si extraordinairement géométriques qu'ils préfiguraient l'abstraction. Ainsi, les différentes paires de ciseaux que j'ai été amenée à voir sont toujours inmanquablement apparues à mon imagination fertile comme des triangles, ressemblant à des équerres aux angles aigus de trente à quarante degrés, plus rarement isocèles, séparés par une cévienne imaginaire qui détache un ciseau de l'autre en permettant ainsi de couper.

Ces triangles sont la figure de mon enfance. D'abord, parce qu'avec leur bons sens de commerçantes avisées qui promettaient une coupe nette, et sans doute avec plus de raison qu'on ne saurait l'imaginer, ma grand-mère et ma tante, absolument inconscientes des soupçons d'hystérie latente qu'elles pouvaient susciter chez des docteurs cossus, des patients en thérapie ou tout simplement des érudits psychanalysants, avaient choisi comme enseigne de la boutique familiale une paire de ciseaux. Dans la rue, leur enseigne à bouts pointus se détachait avec netteté de la devanture coquille d'oeuf du magasin et la console principale en teck du salon de coiffure recelait aussi un certain nombre de paires de ciseaux pour coiffeurs, ces ciseaux en acier inoxydable et avec repose-doigts qui désépaississent en quelques secondes à peine la plus rétive des chevelures et faisait glisser sur le carrelage, les boucles blondes et brunes.

En cette fin de vingtième siècle, la tondeuse avait beau avoir fait son apparition, notamment dans les domiciles privés, le maniement des ciseaux demeurerait, noblesse oblige, la technique sur laquelle se bâtit sans contestation possible la réputation d'un bon professionnel. Cet outil est aussi des plus dangereux et l'occasion de blessures quotidiennes malgré la longue expérience de leur utilisation. On les aiguise, on les stérilise à l'alcool ou au stérilisateur avec autant de soin que peut le faire le chirurgien qui prépare une opération à coeur ouvert car toute impureté serait susceptible de causer des accidents irréparables. Et surtout, ils ne doivent pas servir à couper du papier comme le faisait Andersen pour préparer ses contes et le font encore aujourd'hui les silhouettistes dans leur carton noir, car toute autre usage que celui auquel il sont destiné, c'est-à-dire couper les cheveux en deux, en trois ou en quatre les endommagerait irrémédiablement.

Au fond, n'ayant pas eu d'enfants, ma tante aimait les ciseaux plus que tout et elle avait, dès l'enfance, repris cet objet brillant de l'attirail maternel. Sa mère, qui était bonne couturière, faisait usage de son tambour, de ses fils colorés et de sa toile et brodait admirablement bien. Comme l'Irma des *Bijoux de la Castafiore*, elle achevait ses ouvrages de sa petite paire de ciseaux argentés qui parfois s'égarait et qu'elle recherchait de sa voix interrogative: "Quelqu'un a-t-il pris mes ciseaux ?". Naturellement, elle les retrouvait là où elle les avait placés. Ce qui me fascine dans les ciseaux, c'est, comme pour les petits papiers de la chanson, leur variété et leur spécialisation en fonction de leur usage: certains sont destinés à l'usage exclusif des soins du corps, notamment à l'entretien des ongles, d'autres au bureau ou à la trousse des écoliers, à la mallette de l'électricien ou au tiroir du pizzaïolo, Vanité ultime, certains, souvent dorés, sont protocolaires et permettent de couper les rubans lors des inaugurations. Mais dans tous les cas, ils sont une forme de luxe du quotidien, une supériorité sur l'humanité démunie, une conquête de la modernité. Une paire de ciseaux est toujours brillante dans son étui, plus étincelante que la plupart des stylos, des couteaux ou des rasoirs qu'elle côtoie. Lorsqu'ils sont en usage, les ciseaux semblent pourvus d'un pouvoir surnaturel de création et de mouvement, l'arme de magiciens, comme ces ciseaux de footballeurs lors des grands tournois.

Le nom même est exigeant, car on ne dit pas un ciseau, sinon celui du sculpteur sur bois ou de maçon mais une paire de ciseaux. Les réformes de l'orthographe se suivent sans que les sages n'aient jamais décidé de modifier cet étonnant état de la langue car il s'agit d'une des erreurs les plus fréquemment faites de la langue française et, à moins d'avoir été corrigé très jeune, cette erreur se maintient longtemps. Comme si cette spécialisation ne suffisait pas, la spécialisation est aussi binaire: il existe des ciseaux pour droitiers et des ciseaux pour gauchers. Le triangle est différent mais le résultat est identique: quelle que soit l'épaisseur de leurs lames, les ciseaux doivent être maniés avec dextérité car toute coupure est définitive. Il est bien plus facile de couper que de coudre même si couper comme coudre se traduit par une série de mouvements réguliers qui mis à la suite les uns des autres dessinent une ligne.

Je me demande bien si l'inflexible Atropos, celle des trois soeurs qui, dans la mythologie grecque, coupe le fil des vies humaines, était gauchère ou droitère. Pas plus qu'Anastasia pratiquant la censure, les Parques, ces trois fileuses grecques de renom, ne se sont jamais embarrassé de telles questions politiques, pas davantage que des surinterprétations psychanalytiques, mais elles paraissent d'autant plus dangereuses qu'elles coupent ce fil de la vie des hommes et des femmes qu'elles condamnent. Ce bout de laine d'or qui relie Ariane à Thésée dans le labyrinthe de la vie, ce fil de la pensée comme le fil de la vie se tisse, se déroule et un jour se coupe. Clothô, Atropos et Lachésis savent mieux que quiconque que la vie ne tient qu'à un fil. Pour une obscure raison, elles n'ont pas remisé au placard ou vendu sur le bon coin leur paire de ciseaux fétiche, ce symbole de la grandeur de la main mais aussi de la fragilité du cours de l'existence humaine.

## Pic-nique



Avant, les dimanches d'été, on faisait des pic-niques sur les bords de l'Orne. Françoise et Hélène apportaient le déjeuner dans la 2CV. Jean et Michel venaient en barque. Ils adoraient taquiner la carpe et le gardon. Les femmes de leur côté n'aspiraient qu'à papoter, profitant de la fraîcheur des berges ombragées par de grands platanes. Au moindre souffle, les feuilles bruissaient comme une multitude de petits éventails.

La sortie du dimanche, c'était pour se retrouver et aussi parce que leurs appartements respectifs étaient étouffants de juin à septembre. Pour faire des courants d'air, on devait ouvrir la porte sur l'escalier, au risque d'accueillir les effluves des cuisines de tous les étages. Cela aiguïsait parfois l'appétit, surtout l'odeur du gâteau au chocolat tout juste sorti du four. D'autres fois, on avait l'impression de sortir de table, de s'être rassasié par les narines. Ce qui était difficile à supporter, c'étaient les mélanges, par exemple rôti de porc et friture de poisson en même temps. Mais bon, c'était pareil pour tout le monde dans le quartier, alors on faisait avec. Et puis, c'était une façon de communiquer avec les voisins, par fumet interposé. Le lendemain, on les interrogeait sur la réussite du plat que l'on avait goûté par le nez.

Au bord de l'eau, on ne comptait jamais sur le résultat de la pêche pour le déjeuner. Il était incertain et surtout, il aurait fallu apporter le réchaud à gaz, une poêle, de l'huile, vider les poissons sur place. Non, c'était trop contraignant, les femmes avaient refusé d'office. Elles se répartissaient la préparation du pic-nique se chargeant à tour de rôle de l'entrée, du plat et du dessert. Les hommes s'occupaient du vin et du Ricard, et de la limonade quand ils y pensaient.

Ils arrivaient souvent tôt pour amorcer leurs lignes. Ils les surveillaient attentivement puis, lorsque la 2CV approchait annonçant le déjeuner, ils gagnaient la berge, chaussures à la main, pantalon retroussé aux genoux. À ce moment-là, il n'y en avait plus que pour l'apéro. Le saucisson était à l'honneur. Jean sortait son couteau en corne et officiait scrupuleusement à la découpe de tranches très fines. Ce fut un massacre le jour où Hélène sortit fièrement de son panier du chorizo rapporté d'Espagne par son amie Rosita. Bien chaud et suintant, il donna du fil à retordre pendant un bon quart d'heure à Jean qui finit par mettre en doute l'affutage de son couteau. Sa contrariété fit bien rire ses amis.

Quand Jean ou Michel oubliaient l'eau pour le Ricard, on devait remonter jusqu'au jardins potagers pour en demander aux familles qui y passaient leur dimanche. Cela sentait toujours la chipolata et la merguez grillées au barbecue. Sur la berge, le menu était simple mais bien frais : quelques belles tomates et du concombre en entrée, salade de riz ou de lentilles constituaient souvent le déjeuner. Pour le dessert, clafoutis aux cerises quand c'était encore la saison, sinon aux pêches ou aux abricots. Ou aussi, des fraises au sucre.

Le Thermos de café annonçait la sieste sur un grand plaid écossais. Si le temps était vraiment chaud, on restait jusqu'à l'heure du dîner, sans trop parler. On était juste bien à ne rien faire.

Quelques années plus tard, Jean et Françoise sont allés vivre à Paris. Ils ont eu leurs deux enfants et revenaient tous les étés dans leur région natale. Pour voir la famille, les amis et aussi pour que leurs enfants ne soient pas trop parisiens. Ils croisaient rarement Michel et Hélène qui filaient vers la côte Atlantique au mois d'août avec leur caravane, leur chat et leurs enfants. Ils s'envoyaient des cartes postales ou de vœux. Ils s'appelaient aussi de temps en temps, mais à part se rappeler le bon vieux temps, ils n'avaient plus grand-chose à se dire.

Pour Françoise, mieux que les conversations téléphoniques avec Hélène, c'était le printemps à Paris sur les grandes avenues ou les boulevards qui lui faisait remonter le temps jusqu'à sa jeunesse. Quand une bourrasque de vent venait animer les feuilles vert tendre des platanes et que leur bruissement faisait revenir en elle tous ses souvenirs des dimanches au bord de l'eau. Elle fermait les yeux une seconde et croyait sentir la vase et l'herbe sèche. Elle entendait leurs rires, le bruit de l'eau quand on plonge la bouteille à rafraîchir ou celui des noyaux de cerises jetés dans l'Orne, le plus loin possible. Elle sentait la couverture rêche sous ses pieds. Elle se surprenait à rire toute seule d'une blague de Michel. Il était tellement drôle Michel. Qu'aurait été sa vie si c'était lui qu'elle avait épousé ?

## De la nature humaine



Si vous pensez croiser Bambi dans la jungle, je vous le dis tout net, vous faites fausse route. Des nuées de moustiques, des cobras comme s'il en pleuvait, des sangsues, des crocodiles, des araignées géantes, voilà ce que j'y ai trouvé, mais pas le moindre animal charmant... Ici, presque chaque bruit était signal de danger. Passe encore pour le chant sauvage du crapaud à sa femelle, mais imaginez le galop d'un rhinocéros en train de vous charger ou le rugissement du tigre :

« La bonne odeur de viande fraîche ! Ça tombe bien, je meurs de faim... »

Avouez qu'il y a là matière à se sentir mal. Mais Rodolphe, mon ami pacifiste, s'extasiait à chaque pas ! Tout lui semblait beau : les fleurs malodorantes, écarlates, noires, jaunes, explosées dans la lumière, ce buffle à la musculature fascinante, et jusqu'aux guêpes, les plus énormes que j'aie jamais vues, qu'il nommait des hélicoptères vivants. Il les tenait pour des amies mais, à mon avis, leur bourdonnement était plutôt lié à un enthousiasme malsain, du style « J'ai bien envie d'y goûter, à cette masse si blanche ... »

Malheureux Rodolphe ! Lorsqu'elles ont fondu sur lui, il n'a pas fait long feu. Que valait son amour face à leur redoutable venin ?

Nous voici aujourd'hui en 2050. Mon récit, lui, se situe dans un passé proche, pendant l'un de ces conflits récurrents qui ravagent le Sud Est asiatique, à croire invariable la nature des hommes, les guerres appartenant à leur *modus vivendi*. A l'époque, *Toujours plus* était déjà l'expression la plus fréquemment employée. Toujours plus vite, plus fort, plus malin, voilà ce qui guide l'esprit de ceux qui nous dirigent... Quand on assiste, côté ennemi, au déploiement d'armes de communication réactualisées en permanence, on comprend que, partout, des intelligences artificielles super dimensionnées rivalisent de créativité... Elle n'existait alors qu'en rêve, cette IA infallible qui nous épargnerait l'apocalypse, car certaines zones échappaient encore au contrôle de notre armée, et c'est ainsi que, titubant dans la jungle dont je parlais plus haut, nous n'étions plus que des prisonniers tombés aux mains de l'ennemi.

Ah, ils maudissaient bien notre venue, les génies de la forêt : les arbres majestueux, le sentier parsemé de pièges, les animaux, les fleurs, la falaise escarpée, tous s'acharnaient à nous chasser de ce territoire. Leur cri était unanime :

« Fuyez, affreux étrangers, vous n'avez rien à faire chez nous ! »

Lorsqu'elle part à son tour sur le sentier de la guerre, la nature sait se montrer impitoyable. Griffes, crocs, venins, marécages puants farcis de moustiques et de reptiles surgissaient à chaque pas... L'élan du vent dans les branches avait pour congne de nous cingler au sang : « Prends cette bonne gifle, toi qui t'invites sur nos terres ! » Il plantait des épines sur nos visages et des feuilles plus coupantes qu'un rasoir s'acharnaient à nous balafrer. Parfois, des singes macaques tombés du ciel entamaient nos épaules à coups de canines, nous labourant la peau de leurs sales griffes : « Voilà pour toi, Ennemi, tu mourras de nos morsures ! »

Mais ce n'est pas tout. Impossible à un être civilisé d'imaginer la cruauté dont faisaient preuve les troupes ennemies. Ce conflit impitoyable les ramenant à

la barbarie des origines, ils se laissaient aller à toutes les ressources de leur imagination malade, programmant sans cesse de nouveaux supplices. De jour en jour, notre situation empirait. De la dizaine de Français que nous étions au départ, il ne restait que trois hommes, mais Bertrand était dans un tel état qu'il n'allait pas tarder à nous quitter. Le jour où le ciel s'est mis à nous déverser des trombes d'eau sur la tête, nous avons cru notre dernière heure arrivée. La mousson, cette saison des pluies de l'Asie du Sud Est, s'annonça terrible. Le vent soulevait les branches des arbres dans toutes les directions comme pour les arracher, et nous errions dans les ténèbres, rendus à l'état de squelettes vivants par des gardes sans pitié qui nous obligeaient à avancer droit devant nous.

Une fois de plus, il nous fallut aborder une zone de marécages. Ce n'était pas la première. Par chance, je m'en étais sorti jusque là, grâce à mon habileté à trouver des points d'appui mais, cette fois, je me sentis amorcer une irrésistible descente dans la boue, sans la moindre possibilité de l'enrayer.

Englué jusqu'au cou, je descendais toujours, puis vint le tour du menton, bientôt se serait le nez... Le temps s'écoulait, et je me préparai à mourir, vouant mon âme à Dieu. Quelques secondes s'écoulèrent. Soudain il me sembla que rien ne se passait plus. J'ouvris les yeux, découvrant qu'une main salvatrice cherchait à m'extraire du borbier. Je la saisis, cette main bienfaitrice et, au prix d'efforts désespérés, je réussis à regagner la terre ferme, échappant à la vigilance de mes gardiens qui m'avaient cru disparu à jamais.

J'eus ainsi la chance d'être épargné. Suite aux bons soins de ma bienfaitrice, je ne tardai pas à recouvrir mes forces. Parfois, je me dis que j'ai croisé la route d'une divinité locale. Oviri m'a sauvé, alors que je n'appartenais pas à sa communauté. Avec ses yeux écartés, sa chevelure désordonnée et son corps difforme, elle serait puissamment laide au regard des canons de la mode occidentale, et pourtant je l'aime d'un amour sincère et vrai, elle qui m'a ouvert tant de portes ! En sa compagnie, je me glisse au creux de la forêt, je déguste des fruits magnifiques et je ne me lasse pas d'admirer les animaux qui nous entourent : le colibri multicolore, le papillon orange et noir, le chat tigré, mais aussi le scarabée d'or, et cette limace striée de rides, si amusante.

Le plus important pour ma compagne, c'est le respect de la vie. Oviri est à la fois ce qui peut exister de plus simple et de meilleur, elle qui ne pratique que la douceur. Elle remet les plantes en terre, cette terre qu'elle n'hésite à nourrir de sa sueur, elle chante des chansons aux fleurs, et elle les écoute aussi, elles qui demandent si peu ! Une caresse, un sourire, trois gouttes d'eau, cela leur suffit. En toute occasion, elle commence par s'inquiéter des autres : le vent qui chatouille les feuilles, l'échine du chat qui réclame sa main, le regard perdu du poulain lorsqu'il réclame des soins...

Je l'entends encore, ce malheureux poulain à demi-dévoré par un loup. Pour calmer sa douleur, il pivotait sur lui-même: « J'ai mal, si mal ! Il m'a mangé le haut de la cuisse... »

Le loup n'a rien répondu. Qu'aurait-il dit ? Qu'il fallait bien qu'il se nourrisse, pas d'autre choix ?

Oviri a soigné le petit, et il s'en sortira, avec le temps.

Elle m'a appris que j'appartiens moi aussi à ce monde sauvage où j'avais cru me perdre. Le jour de notre rencontre fut celui de ma délivrance, où je suis né *pour de vrai*, comme disent les enfants. J'aborde une nouvelle vie, plus belle, plus conforme à ma personnalité, loin de cet empire des robots qu'est devenu mon pays où, soumis à des êtres sans âme, l'humain devient inhumain.

L'univers est conçu à partir de beauté et je me suis mis à le peindre. Oui, je

suis peintre à présent. A la pointe de mon pinceau, tout devient chaleur et lumière. Le soir, en plongeant dans la mer, le soleil nous salue de ses flèches d'or : « Bonsoir, à demain ! » et la croupe de la jument se teinte de vert pâturage : « Admire-moi, je vais rejoindre mon bel étalon ! » Quant à la chevelure bleutée de mon amie, je vois s'y refléter notre ciel quotidien. Car je peins l'amour qui ne me quitte plus, et je crée des vies à l'image de mes rêves. Ces rêves qui me conduisent à la sérénité.

## Le cadeau d'Alice



Ce fut sûrement le plus délicieux cadeau que je reçus pour mes soixante ans. D'abord car il m'était offert par Alice, ma petite-fille blonde et rose, toute mignonne ; ensuite car elle l'avait réalisé elle-même, de ses petites mains de fillette de dix ans ; enfin et surtout car...

Certes, j'avais été gâtée : soixante livres de poche, choisis rien que pour moi par mes meilleurs amis -une opération menée en grand secret par Robin, mon compagnon-, une lampe de chevet Tiffany, déclinant un merveilleux camaïeu de vert -ma couleur préférée-, un dîner en amoureux à la table d'un chef étoilé. Mais le cadeau d'Alice fut incontestablement le plus délicat, le plus touchant parmi les cadeaux que je reçus, celui qui résonna en moi avec une force surprenante et m'emmena loin, très loin...

Au comble de l'excitation, Alice m'avait remis avec fierté, presque solennellement, une papillote découpée dans une carte routière à bout de souffle qui terminait ainsi sa vie en épargnant la planète, dans le respect de l'écologie. (Je reconnus bien là le dégoût de ma belle-fille et de sa génération pour les emballages en papier, mangeurs de forêts.) Je dénouai soigneusement les deux bolducs de la papillote et découvris un Petit Chaperon rouge d'une dizaine de centimètres de haut, d'un rouge cerise éclatant, taillé dans deux épaisseurs de feutrine. Au niveau du cou, un nœud de dentelle grège, au-dessus des minuscules bottines, deux frou-frous de la même dentelle figurant un pantalon. Instantanément, je fus prise d'un grand trouble, qui allait bien au-delà de l'objet lui-même. Je fus envahie par une douce chaleur qui montait de mon plexus. Une bouffée de plaisir, de tendresse et d'émotion m'emportait dans un tourbillon inattendu. Je souris, d'abord à Alice que je devinais très attentive à ma réaction, puis à l'objet lui-même que je palpais doucement, enfin à Nelly, ma belle-fille, car je compris que je lui devais cette charmante attention. Je penchai la tête et fermai les yeux, entraînée vers... Alice interrompit ma rêverie par un joyeux « Ça te plaît, Manine ? » qui me ramena sur terre.

« Oh, oui, ma chérie, oh oui, répondis-je en caressant sa joue douce et potelée.

Tu n'imagines pas à quel point ! C'est un cadeau ex-tra-or-di-nai-re pour moi. Je l'apprécie beaucoup, beaucoup !

C'est moi qui l'ai fait, tu sais, pour toi, pour quand tu fais de la couture, continue-t-elle. Enfin, Maman m'a aidée. Tu reconnais qui c'est ?

Eh bien, oui ; le Petit Chaperon rouge, je crois.

Oui, c'est ça. Mais c'est pas tout ! Regarde bien, je te montre. Si tu soulèves sa cape, -elle joignit le geste à la parole et je découvris le petit rectangle de feutrine blanche cousu entre les deux épaisseurs, sur lequel étaient fichées des épingles. –

Oh ! m'écriai-je . C'est une drôle de coquine, ce Petit Chaperon rouge ! Quelle bonne idée ! Merci, merci, ma mignonne !

Je pris ma petite-fille dans mes bras, la couvris de baisers et murmurai à son oreille : « C'est mon plus beau cadeau, mais chut ! Les autres risqueraient

d'être jaloux ! »

Les souvenirs se bousculaient. J'hésitais à révéler que... En une fraction de seconde, tout naturellement, je décidai de me taire ; je garderais pour moi, secret, bien au chaud au fond de mon cœur, ce qui revenait à ma mémoire, comme une friandise que je résolus de déguster plus tard, seule avec moi-même, à mon heure...

Car en fait je connaissais *très bien* ce petit modèle : Maman m'avait fait faire exactement le même porte-épingle, quand j'avais dix ans. La scène du passé ressurgit instantanément, mais je l'écartai très vite et revins vers mes hôtes.

-Merci à toi également, Nelly, dis-je. Tu peux être fière d'Alice ! Mais dis-moi, c'est toi qui as imaginé ce modèle ? Tu as créé le patron ou bien tu l'as trouvé ?

-Oh non, répondit ma belle-fille, figure-toi que j'ai déniché dans un videgreniers un exemplaire du journal Modes et Travaux, d'avril 1941. Ça m'a amusée. Et il y avait ce charmant petit patron dans la rubrique « Cousez, cousettes ! » Il y avait pénurie de beaux tissus à l'époque et les femmes taillaient leurs robes dans des modèles d'avant-guerre. Mais on pouvait trouver des chutes de feutre et de feutrine. Il en faut très peu pour ce porte-épingle et cinq centimètres de ruban de broderie toute simple suffisent. J'ai trouvé ça trop mignon et nous nous sommes lancées, Alice et moi, pour ton anniversaire. Alice s'est beaucoup appliquée. Vrai, ma chérie ?, dit-elle en se tournant vers sa fille qui rougissait de plaisir. Pas faciles à manier, les grands ciseaux, n'est-ce pas ?

-Oh non. Il faut faire drôlement attention. Moi, j'avais un peu peur. Heureusement, il y avait Maman ! Tu vois, Manine, maintenant, je réussis à passer le fil dans le chas de l'aiguille, le chas avec un « s », tu sais, pas le minou !, dit-elle en riant. Et j'ai appris qu'il ne faut pas faire des aiguillées trop longues, sinon, ça s'emmêle et ça fait des nœuds et puis il faut tout recommencer. Tu connais l'histoire du tailleur des Nouveaux Contes Bleus ? Eh bien, Maman m'a raconté que dans ce conte, c'est un concours de vitesse, c'est le prétendant qui coud avec des aiguillées courtes qui obtient la main de la fille du tailleur, car il va plus vite que celui qui a de longues aiguillées !

Je feignis de ne pas connaître et applaudis des deux mains. J'avais les larmes aux yeux... La simple évocation du journal de mode m'avait ramenée dans la maison de mon enfance, où s'empilaient ces revues, sur un tabouret, près de la cheminée.

Bien plus tard, une fois la fête terminée, je montai au grenier sur la pointe des pieds, avec le désir de retrouver le porte-épingle de mon enfance. L'avais-je oublié dans la maison de campagne de mon ex-belle -mère ? Ou bien avait-il disparu lors d'un déménagement ? À travers la lucarne, je regardai au dehors. La lune, pleine, tapissait le jardin d'une froide blancheur. Le puits, le bouquet de peupliers et le banc à la peinture grise écaillée étaient nimbés d'une lumière douce, presque surnaturelle. Les rainettes emplissaient l'air de leurs coassements lancinants. Il faisait bon. J'étais bien. Alors j'ouvris mon cœur au flot de souvenirs que j'avais maintenus silencieux quelques heures durant. Je pris une longue inspiration et me laissai envahir... J'avais dix ans et j'apprenais à coudre un porte-épingle Petit Chaperon rouge. Un après-midi d'automne pluvieux et mélancolique, un bon feu dans la cheminée, un

## Des Rives, Des odeurs



L'odorat est un sens très compliquée. Il vous embraque sur d'étranges rivages. Ça, je ne me le suis pas formulé de cette façon à ce moment-là quand ça m'est arrivé. Ce n'est que plusieurs heures après quand je suis sorti de cette espèce d'hébétude et que je me suis allongé, les membres chargés de fatigue et de nerfs, la tête encore à côté de son axe, que cela m'a percuté mais cette fois-ci en prenant le chemin impossible de ma raison. Au bout de cette journée, je tenais le fil à sa dernière extrémité et essayait de le remonter, d'en refaire les boucles, à l'envers, avec délicatesse et ce qu'il faut de précaution, de les tourner pour en détricoter subtilement tous les emmêlements. La tristesse m'a envahi et avec elle une forme de plénitude qui m'avait échappée. Seul restait le souvenir révolu du contact de sa peau et ce creux qu'il avait laissé en moi. Mon regard, revenu de l'intérieur, a cherché dans la chambre – il me semblait la voir pour la première fois – une prise à mes lambeaux de perception, il ne pouvait plus les rassembler en un faisceau solide. Une accroche désespérée, une prise rude et trop ferme aurait blessé la chair de ma sensation et dis-persé en filaments dérisoires l'étaupe de mon souvenir. J'ai décidé en rester là et préféré garder au fond de moi, même amoindri et gauchi, ce que j'aurais complètement perdu par acharnement. L'éclair d'un vers d'Aragon m'est revient, « *Et quand il croit serrer son bonheur il le broie* », je me suis pressé d'abandonner là ce chemin où je ne pouvais que me perdre, où je risquais d'éparpiller la beauté qui déjà s'était éloignée. « *Tu en demandes trop* ». J'ai eu conscience que le rayon qui m'avait traversé, de part en part, n'était plus que cette petite luciole qui palpitait, fragile, dans un coin de mon être auquel je n'arrivais pas à donner de lieu. Ce qui s'en était allé s'en était allé. Évi-demment, cela je n'étais pas capable de le penser avec autant de clairvoyance à cette heure-là, courbé de fatigue, et mes idées qui filochaient et me quittaient avant que j'ai pu en figer une. Et si tout cela n'avait été qu'un rêve ? Et cette pièce ?

Ce n'est que les semaines et les mois qui suivront que je repenserai, sans le vouloir vraiment d'ailleurs, à ce qui s'est passé. Je chercherai à explorer le mécanisme de ce qui s'est produit ce jour-là, d'en démonter le ressort, la sensation, elle, je la sais hors d'atteinte. Alors, j'enverrai des sondes au-dedans de moi-même car j'aurai encore du mal, même avec tout ce temps passé, à comprendre ce qui s'est joué à mon insu et c'est sans doute ça qui me troublera le plus. D'ailleurs, je renoncerai assez vite à y mettre des mots définitifs. J'approcherai par cercles concentriques cette réalité qui ne peut être envisagée de face, je tournerai l'œil de biais pour saisir, par surprise, ce que je n'aurai su capturer et que, pourtant, j'ai senti ce jour-là. Je me dirai que c'est un comble pour moi qui n'a jamais eu l'odorat très développé. J'ai fumé tant d'années que j'ai pensé l'avoir perdu, ce sens, dans les émanations de mon tabac, hormis sous la forme de cette trace persis-tante, écoeurante dont autour de moi on ne semblait plus pouvoir s'accommoder alors que moi, je me rappellerai, même après tout ce temps d'abstinence, que de cette présence pénétrante et im-portune, je l'avais faite sienne. C'est vrai, cette oblitération des odeurs ne m'avait pas été désagréable. Au contraire, j'avais été rassuré de tenir ce sens, trop volatile et incertain,

vaguement me-naçant, à l'écart. « *En somme, tu n'a jamais pu vraiment le sentir, celui-là* » et chaque fois que je ressortirai cette plaisanterie, cela m'arrachera, malgré sa facilité, un sourire. Et puis il y aura tou-jours dans un coin de ma tête, sur la pulpe de mes doigts, cette pièce et cette sensation de brû-lure.

Je suis un homme rationnel qui aime le contrôle, j'apprécie ce qui est net, bien dessiné. Je peux être joueur à mes heures, oui, mais en pleine connaissance des règles. L'image de sa grand-mère et sa voix me reviennent « *comme Saint Thomas qui ne croit que ce qu'il voit* ». Petit, je l'avais souvent entendu le dire, et pour moi qui n'avais pas reçu d'éducation religieuse cette sentence à force de répétition avait fini par témoigner d'une vérité rassurante, celle de la solidité des sens, de la vue, bien sûr, du toucher, de l'ouïe aussi. Le goût comment aurais-je pu en douter moi qui engloutissais à tous les goûters avec un appétit féroce ces tartines beurrées parsemées d'éclats de chocolat ? Seul l'odorat fuyait cette évidence clairement établie dans mon esprit. C'était comme un petit caillou dans ma chaussure mais qui s'en soucie bien longtemps à cet âge ? Même une fois devenu adulte combien cela pèse-t-il dans le roulis du quotidien ? C'est sans recours, les années passent et l'eau translucide de l'enfance se teinte de nuances troubles, le liquide s'épaissit, se rou-git de nos erreurs, de nos blessures intimes et de nos lâchetés, se charge de scories, de la lie de nos abandons. C'est sur sur ce substrat que s'épanouit l'odorat, c'est sur ces mers intimes mais invisibles qu'il mène son frêle esquif, ce nocher de nos profondeurs intimes. Il jette la pièce de nos destinées dans le vent.

Je suis dans la pièce, seul, enfin, elle est là mais elle n'est plus. Je suis triste oui, fataliste aussi. Les autres sont passés avant. Je voulais rester encore un peu avec elle. Et maintenant, je suis en-combré de tous mes gestes. Il y a cette main vers laquelle je n'ose avancer la mienne et ce visage, je le regarde sans le reconnaître vraiment, c'est le sien mais il n'est plus habité. Alors mon regard dérive vers ce qu'il connaît, cet ordonnancement des objets baignant dans un voile de pénombre, tout un fatras de bibelots, de linge de maison dont la grande armoire est remplie, des chromos ac-crochés au mur, la vierge, celle de Lourdes, en superstar, les brocs et les cuvettes en faïence de Gien décorés de fleurs. Le temps s'est arrêté à mon enfance, les motifs se sont un peu effacés et couvert d'une pellicule de poussière mais rien n'a changé dans ce présent. Chaque chose est à la place qui a toujours été la sienne et, malgré les circonstances, cela m'apporte un apaisement, la promesse d'un ordre immuable où l'on peut se reposer pour de bon. Et elle l'a bien mérité, ça oui ! Mon œil continue\_à tourner, à effleurer ce qui est là, sur la table, il avise, près de ces fleurs en plastique, un grand flacon, sans charme, fermé d'un bouchon en plastique blanc. Ah, cette eau de toilette bon marché... Un étourdissement – un esprit rationnel y verrait le résultat de longues heures de voiture et de repas sautés –, un affaissement des paupières et c'est soudain, pas d'avertissement, un torrent qui m'agite en tout sens. D'abord la montée puissante de cette odeur, pas un parfum non, l'odeur sans grâce de cette eau verte, forte et démonstrative.

Et elle, elle est plus jeune, vivante, elle s'en asperge les bras, sans afféterie, comme tous les sa-medis, quand on va à la rencontre du monde, au marché. Bon, il n'y a pas le temps d'en faire plus, on est toujours pressé et même si on est pas attendu, il faut être à l'heure, un peu après c'est trop tard. Et moi, qui traîne et peine à me dé-faire de ces bouffées astringentes, je vais les mettre en re-tard. Dans son garage, le moteur de la Peugeot tourne, hoquette par intermittence, manquant par-fois de s'étrangler d'impatience à chaque poussée du starter. L'odeur ne me quitte pas, elle est grossière, lourde des effluves corporelles, des vapeurs de la cuisinière, et des

animaux avec qui l'on passe la plus grande part de sa vie. C'est ça qu'on tente de tenir à distance tant que l'on est dehors en société, parce que le reste du temps, on ne s'en soucie pas, il y a de l'ouvrage et le grand air emportera, mélangera toutes les émanations : terre retournée, fumier, chèvrefeuille, herbes coupées, charognes crevées au fond d'un fossé, eaux vives ou stagnantes. Je n'ai pas bougé, submergé, débordé par en-dedans, flottant dans cet instant sans bord auquel m'accrocher. J'ai la grande croix en bois sur le mur en tête du lit qui me tiens immobile et dessus cet homme qui me fait peur et qui me regarde, même quand je dors, avec ses larmes de sang en perle autour de son front, avec ses relents de bois mort et cette haleine qui sort de cette bouche en soupirs sans fin. Mais qu'est-ce qui dure ? Si cela a existé, c'est passé, aussi vite qu'arrivé et je suis extirpé hors de cette angoisse, mes pieds remuent la paille sur le sol pavé, chacun de mes pas retourne un mélange saturé d'urine, de déjections. Je devrais en éprouver du dégoût, reculer de répulsion puisque le sens commun assure qu'ici ça pue. Pourtant, c'est entêtant et si l'on en a le cœur soulevé et le souffle plus court, si chaque inspiration a son prix, s'il en coûte, je m'en sens aussi plus vivant. A une poignée de mètres, le lait tiré cogne le seau en plastique, mousse au contact du lait et disperse de fines particules. Un voile blanc, douceâtre apaise le tranchant de cette atmosphère et c'est encore un peu ivre et incertain que prend la main que la grand-mère me tend, m'aidant à effectuer ces derniers pas vers elle.

Je relève la tête. Une chambre, cette chambre, bien-sûr. Moi, débarqué ici, tout familier et tout dif-férent. Le ventre mou de la vie m'a laissé, échoué, incertain de ce qui m'entoure, au bord de ce lit. Je me suis absenté quelques secondes, une éternité, c'est pareil. Je me vois debout, il n'y a qu'un temps de cela, je suis assis. L'instant d'avant agité, confus, les mouvements en excès de mon corps, ma main, chaude, entière, enveloppe maintenant la main refroidie. Je n'en éprouve ni gêne ni répulsion. Je romps le contact, doucement, le moment est venu, je le sais. Je laisse ma main naviguer, épouser le contour de son visage à quelques centimètres, la place en coupole devant la bouche entr'ouverte. Il n'en sort rien. Pourtant, dans l'interstice, la béance de la chair vive à la chair morte, se crée l'illusion, une légère dépression, à peine un songe, le clapot de la poussée d'une perche. Un souffle discret passe, il charrie un parfum d'algue, d'eau cascade et de grand départ. Je referme la porte, une dernière fois, je ne reviendrai plus. J'ai froid. A la recherche d'un peu de chaleur peut-être, je glisse ma main inutile dans ma poche. Mes doigts y rencontrent un morceau de métal dans une courte mais vive brûlure. Ils le retirent, vivement. Il ne s'agit que d'un vieux sou en cuivre, oxydé. On peut cependant, en appliquant son attention comme je le fais, voir ce qui y est représenté : un homme sur une barque, une perche à la main.

# Pate à chou et crème onctueuse, l'éveil des sens



Le dessert fut déposé avec précaution, un choix de pâtisseries fines s'offrit aux yeux des gourmands attablés. Une dame élégante attendait d'être servie, attentive qu'elle était à voir le plateau s'appauvrir au passage de chaque convive. Quand vint son tour elle se retenu de souffler un *ouf* de satisfaction, elle pourrait déguster son gâteau préféré. L'espace d'un instant, un flash éphémère la replongea dans sa jeunesse. Elle revécut la scène ; Marisa, jolie poupée de deux ans à peine attirait le regard avec son air naturel, enjoué, peu farouche, elle était « craquante », dans le quartier tous l'appelaient tendrement « *Tocinito frito* ».

Ses fins cheveux châtons entouraient un visage poupin et rieur. La fillette n'avait peur de rien, elle pleurait peu et aimait faire le clown. Lors des visites dominicales, la famille apportait de beaux cartons tout-droit sortis de la meilleure pâtisserie du village. Une fois défait le nœud, la boîte s'ouvrait sur un assortiment de délicieux gâteaux. Parfois en chemin, des mains maladroites secouaient ou renversaient le carton. Ainsi, les chapeaux des choux saupoudrés de sucre glace atterrisaient sur les tartes aux fraises et se collaient à leur nappage brillant, les copeaux de chocolat faisaient un vol plané sur les *mantecados* et les papiers de soie des *polvorones*. Peu importait, le choix de la gourmande s'était porté une fois de plus sur un chou dodu gonflé d'une aérienne crème nacrée.

Le massacre était annoncé, dans la menotte gracile, le cocon sucré trouvait difficilement sa place. Cependant lorsqu'une main ne suffisait pas, l'autre apparaissait pour venir en aide à la première. C'était là que la gourmandise sucrée prenait toute sa dimension voluptueuse. Les petits doigts étranglaient le chou à pleine main et l'onctueuse crème vanillée s'échappait aussitôt sauvée d'une chute fatale par un mignon petit bout de langue rosée. L'étreinte ne cédait pas tant que la crème s'écoulait du ventre du chou entre les doigts dodus. Puis avec application les petites dents bien aiguisées entamaient distraitement la croute humide du chou. Cette étape beaucoup moins amusante, les mains poissonnes tendues « *Tocinito frito* » offraient alors le chou écrabouillé et vidé de sa substance vanillée à sa maman. Les spectateurs attendris riaient de la voir faire son cadeau, sa maman faisait alors de gros yeux à sa fillette. Mais devant cette scène elle fondait découvrant les moustaches crémeuses et collantes de Marisa. La jolie robe du dimanche venait de perdre de sa superbe, tachée de crème et poudrée de sucre. Le minois charmeur savait déjà qu'un débarbouillage en règle l'attendait dès son retour à la maison.

Désormais la jolie poupée joufflue avait bien grandi, les culottes bouffantes au-réolées de dentelle remplacées par un *tailleur et une chemise en soie*. Si « *Tocinito frito* » perdait les groupies de son enfance, elle avait néanmoins su conserver ce plaisir de disséquer les choux à la crème. Ses doigts délicats plongèrent sans précipitation le petit bout de pâte à chou dans la crème onctueuse ; le sucre glace chatouilla son nez, son souffle au dessus de la pâtisserie écla-boussa de poudre nacrée son visage. Délicieux contact de la crème discrète-

ment vanillée dont la saveur évanescence sous sa langue tiède fit fondre le gras et le sucré pour le bonheur de ses papilles.

Une crème fouettée et rattrapée par la gourmandise, « *Tocinito frito* » réapparut en s'abandonnant à la dégustation du voluptueux chou dont le chapeau avait eu du mal à bien se tenir sur son nuage de crème.

## Du côté de chez Dianthus



Chaque matin, dès le mois de mai, lorsque j'entrouvre les volets, donnant sur le jardin, je sens leur présence. Ils sont là, même si je ne les vois pas encore, leur délicat parfum me parvient comme une caresse. Cette odeur remplie de douceur, de rondeur, de finesse, de raffinement est juste inoubliable. Peu importe, que des roses, du chèvrefeuille, du lilas voire des héliotropes soient à côté d'eux, c'est toujours leur parfum qui s'impose au-dessus de celui des autres. Les oeillets ! OEillets des poètes appelés aussi *Dianthus barbatus*, et œillets mignardises ou *Dianthus plumarius* ; les premiers au parfum envoûtant, les derniers au parfum intense et sucré. Grâce à leur parfum épicé, ils sont à l'origine d'essences de caractère, à la fois vibrantes et enveloppantes. Si des parfums existaient à l'époque ancienne, c'est au XIXème siècle, que le métier de parfumeur se développe. La fragrance des oeillets me fait penser au distillateur, parfumeur et cosméticien Bully, qui avait ouvert une boutique, rue Saint-Honoré à Paris, en 1803. Ce sont à la fois les boiseries et les nombreux flacons de l'officine que je revois mais ce sont aussi les fragrances de la vanilline, de la coumarine qui ressurgissent et surtout le célèbre vinaigre de toilette « *Vinaigre aromatique et antiméphitique de Jean-Vincent Bully* ». Puis, c'est au tour de César Birotteau, le héros de Balzac, marchand parfumeur de la bourgeoisie parisienne, inspiré par Bully qui revient à ma mémoire ; son commerce, les débuts de la publicité avec les prospectus, sa folie des grandeurs, sa spéculation immobilière à l'origine de son endettement et sa faillite.

À l'instar de l'auteur de *Du côté de chez Swann*, les oeillets sont « ma madeleine de Proust ». Mais ce n'est pas seulement leur senteur qui déclenche une impression de réminiscence mais ce sont aussi leurs pétales, crantés à l'extrémité extérieur, harmonieusement positionnés et qui me rappellent les robes à crinoline, très en vogue sous le Second Empire. Il me suffit de m'approcher d'eux pour admirer leur robe. De jupon renforcé par du crin, la crinoline est devenue une jupe ou une robe, très à la mode entre 1852 et 1870. La superposition de pétales ressemble à la superposition de jupons. Le jupon squelette, la cage, la carcasse, la jupe à cerceaux, la crinoline, tous ces termes pour désigner un jupon dans lequel étaient glissés jusqu'à onze cerceaux d'osier ou de fanons de baleine avant que la crinoline ne soit en métal. La famille Peugeot qui fournissait déjà des armatures en acier pour les corsets depuis le milieu des années 1820, se mit alors à produire d'importantes quantités de fins cerceaux d'acier, qui constituaient les armatures des crinolines. Rapidement le nom de crinoline désigna l'ensemble, jupe (ou robe) et l'armature. Que les oeillets soient de couleur unie ou de deux couleurs, ils ont des teintes que j'admirais sur les jupes ou les robes du XIXème siècle, que ce soit pour un tissu uni ou sur les motifs des tissus, sur les dentelles. Le rose, le blanc, le pourpre, le beige, le fuchsia, le violet, le noir, le rouge et toutes leurs nuances sont la palette de couleurs des oeillets et des robes. C'est à la fois la mode sous le Second Empire qui apparaît et l'influence de la princesse Eugénie à cet égard, les bals donnés à la cour de Napoléon III, mais aussi les prémices de la haute-couture avec la création de la maison de Charles Frederick Worth en 1857 à Paris, et l'essor des magasins de nouveautés et des

grands magasins. C'est alors, qu'il me semble même apercevoir Denise, qui arrive de Normandie à Paris, chez son oncle Baudu, patron d'un magasin de draps et flanelles *Au vieil Elbeuf* mais qui sera très vite attirée par le magasin *Au Bonheur des Dames*, où elle ira travailler en tant que vendeuse au rayon de la confection, sous les ordres d'Octave Mouret. La description du grand magasin d'Émile Zola, dans son roman *Au Bonheur des Dames*, est si réaliste qu'elle me donne la sensation de mettre rendue dans ce magasin alors que qu'il ne s'agissait que d'un lieu fictif. Les oeillets, le parfum, la mode, je suis plongée dans une ivresse où se mêlent le jardin et les magasins de nouveautés parisiens (les successeurs des merciers et prédécesseurs des grands magasins), *Au Petit Saint-Thomas*, *Au Gagne-Petit*, *Aux Deux Magots*, *À la Ville de Paris*, *À Pygmalion*, etc. Ce sont dans tous ces établissements que les parisiennes issues de la bourgeoisie pouvaient acheter toutes sortes de marchandises telles qu'*Au Bon Marché*, qu'*Aux Galeries Lafayette* ou qu'*Au Printemps* un peu plus tard. Les clientes pouvaient surtout

trouver dans ces palais de la mode, des tissus tout aussi doux que les pétales des oeillets *Dianthus barbatus* ou *Dianthus plumarius* et tout aussi variés que la vaste famille des oeillets. Les cotonnades, cachemires, dentelles, soies, etc., tous ces tissus me reviennent à l'esprit lorsque mes mains effleurent les oeillets. C'est sûrement à la catégorie des soieries que l'oeillet est le plus proche. Les brocarts, droguets, failles, lustrines, moires, pékins, poult-de-soie,

reps, satins, taffetas, tulle, velours, toutes ces belles étoffes aux reflets parfois changeants reviennent à ma conscience lorsque je caresse les corolles des oeillets dont le symbole, dans le langage des fleurs, est l'amour. Sentir, regarder, toucher, affectionner les oeillets des poètes et les oeillets mignardises, est synonyme de faire apparaître les marchands parfumeurs, la mode, les étoffes, les magasins de nouveautés. Dans mon jardin, les oeillets sont bien là devant moi, mais les robes à crinoline qu'ils évoquent où étaient-elles ? Je n'étais pas née à l'époque de Napoléon III... Donc, je n'ai pu les voir. Et pourtant, les oeillets me rappellent bien ces robes... Il en est de même pour la parfumerie Bully, les magasins de nouveautés...

Je me souviens ! Ils me rappellent les robes à crinoline, les flacons, les magasins, que je voyais sur les gravures de mode que je chinai sur les brocantes à Cabourg, Beuvron-en-Auge ou Deauville, il y a une trentaine d'années. Quel souvenir inoubliable ! Quand la floraison des *Dianthus barbatus* et *Dianthus plumarius* est terminée, au mois de septembre, c'est une page de mode qui se ferme. C'est alors, vers l'aster que je me tourne. Appelée parfois marguerite d'automne, de couleur blanche, rose, bleue ou violette, au cœur jaune, elle me fait penser à un bijou. Mais ça c'est une autre histoire, un autre souvenir ! C'est « une madeleine de Proust » que je viendrai, peut-être, vous conter, une autre fois à la maison de Jacques Prévert.

## Mon ancienne librairie



Récemment, je suis retourné dans le centre-ville de Caen. Les routes pavées et les bâtisses en briques vont de paire avec le château surplombant l'esplanade. Donnant un charme pittoresque pour ces lieux contrasté par le tramway fraîchement rénové.

Comme à mon habitude, issue de mes années universitaires, je virevolte entre différentes échoppes. Jeux de société, jeux vidéos,... Mais surtout des livres ! Ce ne sont pas moins de quatre librairies que j'enchaîne. Trois dans la même ruelle et la quatrième à l'embranchement suivant.

Et cette quatrième librairie fut l'élément déclencheur...

Il y a plus de cinq ans, je ne prêtais pas attention aux détails. Je passais la porte grinçante, tous les mardis pendant mes heures de pause. Après les politesses d'usage, j'entamais ma recherche des nouveaux manga d'occasion que le gérant avait acquis dans la semaine. Vu le nombre de fois que je venais, j'étais devenu un habitué. Plusieurs cartes de fidélité avaient d'ailleurs été remplies. Il me mettait également de côté certains livres des séries dont je prenais les tomes. Il nous arrivait même de parler de tout et de rien. Bien que je ne sois pas très sociable, c'était souvent des coups d'œil sur l'horaire qui me ramenaient à mes obligations scolaires. Je me souviens aussi de la fois où il me conseilla un salon du livre où il tenait un stand. J'y suis allé avec des amis et ma petite sœur.

Mais comme dit plus tôt, avant je ne me focalisais pas sur les détails. Pourquoi un tel changement ? Tout simplement parce qu'il y a encore quelques années j'avais une librairie équivalente près de chez moi. Aujourd'hui fermée...

Comme celle de Caen, mon ancienne librairie se trouvait proche du centre-ville. Spécialisée dans des lectures plus "modernes" pour certains, je m'y rendais deux fois par mois. Et encore plus pendant les périodes de fêtes. J'y commandais et réservais mes manga du mois, puis je les venais chercher ma commande environ une semaine après le temps que tout soit disponible. C'est comme cela que j'ai vraiment commencé ma mangathèque - qui a passé depuis deux ans maintenant la barre des quatre chiffres - avec Naruto comme fer de lance, mon manga du cœur avec lequel j'ai grandi. D'ailleurs, les soixante-douze tomes de Naruto dans ma bibliothèque viennent de cette ancienne librairie.

Mais pourquoi spécifiquement cette librairie d'occasion à Caen, il y a quelques jours, m'a redonné les sensations de mon ancienne librairie ? Pas juste car c'étaient des enseignes similaires. Déjà, la localisation excentrée du centre-ville. La porte en verre, toujours ouverte en été, mais faisant le même grincement caractéristique dès qu'il fallait la pousser. La disposition des livres, faisant un peu fouillis, symptôme de toutes les personnes qui les avaient déplacé.

Mais surtout, deux gérants que j'ai appris à connaître à travers nos échanges et dont celui de la librairie de Caen m'a reconnu instantanément quand j'y suis re-

tourné cet été. Des séries mythiques trouvées dans ces deux librairies qui sont devenues les prémisses de ma collection aujourd'hui ! Naruto de Masashi Kishimoto cité plus haut, Reborn d'Akira Amano ou encore Fullmetal Alchemist de Hiromu Arakawa dans mon ancienne librairie. Le célèbre Death Note du duo Ohba-Obata et le style graphique de Yuji Iwahara grâce à la découverte du premier tome couleur de Le Roi des Ronces dans la librairie d'occasion de Caen.

Maintenant, le monde s'est modernisé. Internet nous permet maintenant de commander presque tout ce que l'on désire et de se le faire livrer chez nous. J'avoue faire partie de ce nouveau système également...

Mais, ces petites enseignes, certes parfois éphémères, permettent de nouvelles découvertes et d'obtenir l'assistance voire l'expertise d'autres passionnés !

# L'odeur de la rose



« Je vais vous prendre un Perrier tranche s'il vous-plaît.

- Très bien, et avec ceci monsieur ?

- Ce sera tout merci, j'attends quelqu'un. »

La serveuse hoche la tête puis s'éloigne. Je regarde ma montre, encore une fois. Elle a une demi-heure de retard. Cela fait une demi-heure que je l'attends dans ce restaurant, et à croire les bruits que fait mon ventre je ne pourrais attendre plus longtemps. Je balaye la salle du regard, il y a peu de monde, la majorité étant ici pour des déjeuners d'affaire ; ce qui est également mon cas, du moins si ma consœur arrive un jour. Les discussions s'emblent calmes, certains acquiescent gravement, d'autres illustrent leur plan d'action avec de grands gestes, des poignets de mains vigoureuses s'échangent. La serveuse m'apporte ma boisson et un bol de cacahuètes, au grand bonheur de mon estomac. Je la remercie, et vois comme de la pitié dans son regard, croit-elle qu'on met posé un lapin ? Je regarde ma montre par automatisme, lorsque le ding de la porte retentit et qu'une femme dans tous ses états pénètre. Elle regarde tout autour d'elle et sursaute en me voyant, c'est donc elle que j'attends. Elle vient à peine d'arriver à ma hauteur, qu'elle s'empresse de s'excuser.

« Je suis vraiment navrée de mon retard, je vous assure ça ne m'arrive jamais en temps normal. Je déteste les personnes en retard qui plus est, mais ma fille est tombé malade et je n'arrivais pas à joindre mon mari, j'ai donc dû me débrouiller seule. Avoue-t-elle d'un ton désespéré

- Ce n'est pas grave, ne vous inquiétez pas, je ne suis pas pressé. Maître CALROT, enchantée !

- Maître FERROL, ravie de vous connaître, répond-t-elle en me serrant la main.

- Je suis désolé, j'ai commencé sans vous, dis-je en désignant mon verre.

- Pas de souci, vous avez bien fait. »

Elle s'installe et commande un verre de rouge. Elle paraît avoir couru dans tous les sens, et apprécie le fait de pouvoir enfin souffler. Il est inutile de perdre plus de temps, c'est pourquoi je décide d'entamer la conversation sur l'affaire qui nous réunissait aujourd'hui.

« Comme vous le savez l'audience approche à grand pas, et je ne crois pas que notre client soit tout à fait prêt.

- Effectivement, j'ai vu M. ROMAL hier, et il m'a fait part de son appréhension quant au procès... »

Je l'écoute attentivement, lorsque l'odeur de son parfum arrive à ma hauteur. Il sent la rose. Il sent le parfum de ma grand-mère. Et soudain, je redevins ce petit garçon,

qui passait ces étés chez ses grands-parents. Mes parents me déposaient début juillet et j'y restais un mois. Juillet était devenu mois préféré évidemment. Je me souviens de la maison. Des coussins colorés du canapé, de la bibliothèque, de la table en bois, et de la chaise à bascule où je lisais tous les après midis. La salle à manger était remplie de photos, et personne ne pouvait toucher à la collection de figures dans l'armoire en verre. Le frigo était couvert de dessin d'enfant, ainsi que de cartes postales, et dans la cuisine régnait toujours une odeur de gâteaux sortant du four. Je dormais dans une grande chambre avec mon frère et mes cousins, et tous les soirs nous cherchions la grande ours à travers la fenêtre. Il n'y avait pas de grenier, mais dans le bureaux de ma grand-mère se trouvait un tas de costume. Le jardin était immense, j'adorais travailler dans le potager, il fallait voir fierté sur mon visage quand nous mangions un légume que j'avais ramassé. Mon grand-père nous emmenait nous balader en forêt, puis nous allions boire un diabolo dans le bar d'à côté. Ma grand-mère nous jouait du piano, et nous l'aidions à finir ses puzzles. Tous les jours, nous prenions nos vélos pour aller à la plage, courir dans le sable est d'ailleurs resté l'une de mes grandes passions. Ma tante nous ramenait toujours des gâteaux, ce qui faisait grommeler mon grand-père. Le soir le couché de soleil était si beau, assis sur la terrasse nous l'observions en mangeant des glaces. C'était ma grand-mère qui nous couchait, et lorsqu'elle m'embrassait pour me dire bonne nuit, je sentais son parfum à la rose, sa fleur préférée.

« C'est pourquoi je trouvais plus judicieux de faire témoigner son associée, Mme. FE... Monsieur CALROT, vous m'écoutez ? »

Je sursaute. « Bien sûr, continuez je vous en prie. »

Évidemment que je ne l'écoutais pas, elle avait parlé dans le vide. Et à vrai dire je ne pourrais reprendre le fil de la discussion, elle avait perdu mon attention à l'instant même où j'avais senti l'odeur de la rose. Mon esprit n'était plus là, il vagabondait dans mes souvenirs d'enfance. Je revis cette période lointaine de ma vie, appréciant chaque image qui me revient en tête. Et croyez-moi l'affaire de monsieur ROMAL n'était pas de taille face aux sablés de mon grand-père. Je me sentais à la fois nostalgique de cette époque, mais aussi tellement heureux, insouciant, comme si tout n'avait plus d'importance. J'avais envie de rire. De rire à en pleurer comme durant ces étés. La serveuse revient nous apporter les menus, et en tournant la tête je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Ça ne pouvait qu'être un signe du destin, un clin d'œil que me faisait la vie. Juste là, à la table qui se trouve sur ma gauche, une vieille dame lit À la recherche du temps perdu de Marcel PROUST.

## Diabolo-Grenadine



Et alors que le serveur dépose devant lui une bière aux reflets mordorés, lui revient comme une bouffée de vapeur ce souvenir d'un samedi matin où, quarante ans plus tôt, un serveur, identique à celui-ci, avait déposé respectueusement une bière devant son père et son oncle, et plus négligemment un diabolo-grenadine, symbole de l'enfance ou plus précisément de la non-appartenance au monde adulte.

Ce souvenir date, et pourtant il revoit nettement les tables sur la place du marché, le soleil d'une fin d'été tamisé par les branches d'un chêne, les autres clients qui parlaient fort. Il se souvient aussi que, tandis qu'il sirotait sa boisson sucrée, il aimait s'imaginer l'homme qu'il serait bien des années plus tard, semblable à l'image que lui renvoyaient son père et son oncle, deux cinquantenaires à l'assurance affirmée et à l'aisance naturelle. Le jeune adolescent glissait doucement dans une bulle de rêve aux contours flous. Il s'imaginait, homme épanoui et respecté, cadre établi au travail dévorant mais passionnant, responsable dont les collègues respectaient le savoir-faire et dont le patron louait la vision et la fiabilité. Puis cette image faisait place à une autre, plus floue encore, présentant une femme belle et rayonnante l'attendant au seuil d'une maison entourée de trois enfants turbulents, représentation lisse d'un bonheur stéréotypé des trente glorieuses. Cette bière que les hommes buvaient était le symbole d'une vie établie et de la réussite. Il était alors impatient d'atteindre cet âge où rien ne vous résiste, où vous êtes arrivé.

Son oncle saisissait naturellement son verre tout en parlant, comme s'il avait toujours été là, comme si la seule justification du verre était d'être là, à ce moment précis. Tout autour de lui n'était que le décor d'un film dont les rôles principaux étaient tenus par son oncle et son père, alors que lui n'était qu'un simple figurant, muet et presque invisible. Mais lui aussi un jour tiendrait le premier rôle du film de sa vie. Lui aussi, un jour, savourerait une gorgée généreuse et reposerait le verre en exhalant un soupir de bien-être. A l'aise sur cette terrasse car à l'aise dans sa vie.

Mais aujourd'hui, en cette fin d'après-midi d'été, observant le verre de bière sur la table de la terrasse, il constate que ce verre a perdu ses pouvoirs de projection. Le réel l'a rattrapé ; un verre de bière n'est qu'un verre de bière. Il désaltère, il apaise, parfois il grise, mais il ne donne aucune assurance, aucune virilité. Il ne parvient pas à saisir ce qui, dans la pression que le serveur avait apportée, a pu évoquer le pouvoir des adultes.

Cela n'a rien à voir avec la qualité de la bière, bien au contraire. Ses parents buvaient d'horribles bières de soif, où l'amertume exagérée du houblon compensait l'absence de saveur. C'était la seule bière servie à l'époque, quand aujourd'hui le moindre bistrot de village propose des bières d'abbaye à la pression. Aujourd'hui, dans ce café où il vient pour la première fois, il a même commandé une triple belge en pression ! On est loin des bières sans âme de ces années.

Aujourd'hui, quoi qu'il en soit, il ne parvient pas à retrouver la magie de cette journée d'adolescence. Force et assurance sont loin. Confiance et fortune ont perdu leurs éclats de fête. Le soleil est bien présent mais ses rayons ont terni.

Il tarde à porter le verre à ses lèvres. Il sent que son geste aura quelque chose d'emprunté. Et il réalise qu'à nouveau, il s'assure qu'autour de lui personne ne l'ob-

serve. Les années ont passé et rien n'a changé : il reste le jeune adolescent pas très sûr de lui.

Il regarde le verre et le voit comme un objet étranger, inconnu, objet qu'on ne sait comment appréhender, qu'on n'ose pas toucher. On l'observe avec méfiance, sachant qu'il porte en lui tout un univers, parfois heureux mais souvent dangereux, un outil qu'on ne maîtrise pas vraiment. Il en vient à se demander si cette bière n'est pas dangereuse pour lui, porteuse de désillusions, de chutes vertigineuses et d'atterrissages désastreux.

Après toutes ces années, il sait aujourd'hui que l'âge adulte n'est pas l'image pastel qu'il imaginait gamin, mais il sait également que ce n'est pas pour autant la vision noire que certains veulent faire accroire, aux antipodes du monde innocent de l'enfance. L'âge adulte est tout à la fois et c'est ce qui fait sa saveur. Il est rires et larmes, joie et tristesse, assurance et hésitations. Il est ce qu'on en fait. C'est sa force et sa limite.

Et sans savoir comment ni pourquoi, peu à peu, alors qu'il n'a pas encore bu une gorgée, s'insinue dans son esprit une pensée fuyante. Tout d'abord floue, elle finit par se dégager pour enfin se formuler clairement : et si le meilleur moment s'était révélé dans cette matinée d'enfance, quand il projetait son avenir dans une bière de soif....

Il sourit.

Et alors qu'il approche les lèvres du verre de bière aux reflets mordorés, oubliant les quelques personnes autour de lui, il ferme les yeux, car il sait déjà que la première gorgée aura inévitablement le goût frais et sucré d'un diabolo-grenadine.

# La bibliothèque



Il devait être près de vingt heures lorsque Anne s'arrêta enfin de marcher. Elle n'avait pas prévu de rester dehors aussi tard en quittant son domicile en début d'après-midi ; mais enfin, qui ne se serait pas arrêté devant ce calendrier en bois ou ces jolies petites mosaïques dans les vitrines de la rue commerçante ? Au beau milieu des vacances d'été, ces dernières regorgeaient d'objets originaux, de babioles trop chères et de marinières colorées pour appâter les touristes. Et si Anne avait vécu plus de quarante ans dans la région, elle conservait encore en elle cet émerveillement gamin qui l'avait habitée quand elle était venue pour fêter la fin de ses études, et qu'elle était restée. Oh, les boutiques avaient grandement changé, entre-temps ! Le peintre qui avait fait son portrait de mariage avait cédé sa place à une petite fleuriste, le salon de thé était devenu un glacier ; et en fermant, il lui avait offert un lot de ses magnifiques tasses pour tous ces dimanches où elle était venue avec son mari. Au milieu de ces changements, même les petits commerces familiaux avaient perdu l'aura qu'ils dégageaient autrefois.

Autour d'Anne, la foule commençait à se tasser dans les restaurants et les rues se vidaient. Elle s'apprêta à reprendre la rue commerçante pour rentrer chez elle, mais fut coupée dans son élan par un sentiment de malaise ; après toutes ces réminiscences, la grande rue lui fit peur. Non, elle ne voulait pas y retourner ; elle ne voulait pas repasser par ces boutiques qui n'avaient plus rien de familier, être confrontée à la disparition de tout ce qu'elle avait connu. En regardant autour d'elle, ses yeux se posèrent sur une petite rue pavée, trop étroite pour plaire aux vendeurs et dont le charme avait été préservé. Anne l'empruntait peu, et quand elle le faisait, elle hâtait le pas, car cette ruelle avait une atmosphère presque sacrée que sa présence semblait violer. Mais ce jour-là, il lui sembla soudain qu'après avoir passé tant de temps dans cette ville, elle était digne d'entrer dans ce sanctuaire ; aussi elle se mit en marche.

La ruelle était bordée de minuscules jardins privés aux hautes clôtures, et ce fut entre deux de ces jardins qu'Anne découvrit la bibliothèque. D'extérieur, cela ne ressemblait vraiment pas à une bibliothèque ; en fait, Anne crut d'abord que la porte abîmée d'un cabanon avait été arrachée de ses gonds et posée sur le mur vide. Mais il y avait bel et bien un petit chemin dans la terre, et une pancarte sur le mur. Elle gagna la vieille porte qui, presque à sa surprise, s'ouvrit sur une pièce aux effluves de thé vert et dont la lumière l'éblouit. Ses yeux habitués, elle fut accueillie par moins de livres qu'elle ne l'aurait imaginé. Ils trônaient sur quelques étagères fixées aux murs, accompagnés de plantes vertes et objets décoratifs en tous genres. Le centre de la pièce était meublé de deux fauteuils faisant face à un petit tabouret, séparés par une table basse sur laquelle étaient posées des tasses de thé. Près de l'entrée se trouvait une chaise occupée par une jeune femme plongée dans sa lecture. Anne aurait voulu lui demander si elle était une habituée de l'endroit, mais il n'était pas respectueux de déranger quelqu'un qui lisait, et elle se contenta donc d'attendre qu'on l'accueille. Plusieurs minutes de silence passèrent avant que la jeune femme ne claquât son livre. Se tournant vers Anne, elle déclara :

« Je vous en prie, asseyez-vous. » Anne s'exécuta, un peu perdue. « Toute notre équipe est heureuse de vous accueillir à la Bibliothèque, à toute heure de la journée et tous les jours de la semaine. Ici, nous proposons l'emprunt de livres de mémoire, ainsi que leur rédaction. Vous n'êtes pas éligible à l'emprunt d'un livre, mais seriez-vous intéressée par l'écriture du vôtre ? » Il y eut un silence perplexe, puis, devançant la question d'Anne, elle expliqua : « Le but d'un livre de mémoire est de graver l'existence de quelqu'un quelque part, sans considération de structure, simplement comme une retranscription de ses pensées. Nous recueillons la vie des volontaires pour leur permettre d'exister pour toujours sur nos étagères. Inutile d'avoir une existence unique pour avoir sa place ici ; seuls les humains s'obstinent à chercher un sens profond à leur vie. Nos lecteurs, eux, ne s'embarrassent pas de ce genre de considérations. Pour ceux qui ne vivent que par procuration, toutes les histoires sont dignes d'intérêt. »

Etrangement, Anne n'était pas inquiétée par les propos obscurs de cette drôle de demoiselle ; peut-être était-ce dû à l'atmosphère rassurante de la pièce. Elle décida d'accepter cette explication et hocha lentement la tête. Son interlocutrice pencha la sienne, et elle se rappela qu'elle devait encore répondre à sa question : souhaitait-elle n'être jamais oubliée ? Elle réfléchit un instant, cet instant s'éternisa ; c'était une question plus difficile qu'il n'y paraissait. Si dans sa jeunesse elle aurait répondu sans hésiter, rêvant de laisser une marque indélébile dans les esprits, désormais elle n'était plus si sûre. Le monde avait changé, mais à quel point était-elle impliquée dans ce changement ? Ses contributions avaient été remplacées par d'autres, et personne, en dehors de ses proches, ne connaissait son nom ; il valait mieux le taire à la petite Anne de vingt ans. Pourtant, avec le temps, elle avait fini par se dire que c'était mieux ainsi, et qu'elle était bien tranquille dans le confort de l'anonymat. N'était-ce pas plutôt un fardeau que d'être constamment raccrochée au présent lorsqu'on appartenait au passé ? Mais à cet instant, les yeux d'Anne se posèrent sur un tableau accroché au mur, et, stupéfaite, elle reconnut son portrait de mariage peint trente-cinq ans auparavant. C'était bien le sien, car elle discernait la tache de vin rouge qui l'avait sali et qu'elle n'avait jamais réussi à faire partir. En voyant son jeune visage rayonnant aux côtés de celui de son mari, sa réponse, qui devenait de plus en plus claire quelques instants plus tôt, resta bloquée dans sa gorge. « Toutes les histoires sont dignes d'intérêt » avait dit la gérante. Renoncer à laisser son empreinte ici signifiait-il qu'elle n'accordait aucune valeur à tout ce qu'elle avait vécu, qu'elle plaçait son histoire en dessous de toutes les autres ? Ce tableau n'allait pas durer indéfiniment, et un jour, tout ce qui concrétisait son existence disparaîtrait, comme ces commerces qu'elle avait fréquentés et qui avaient été remplacés beaucoup trop vite. Finalement, viendrait le moment où tous les efforts qu'elle avait faits pendant sa vie ne voudraient plus rien dire.

L'odeur du thé ramena Anne dans la petite pièce et elle se détendit. Elle comprenait, maintenant, d'où venait cette sensation de confort et de sécurité. Assise dans ce fauteuil, dans les effluves de thé, elle avait l'impression d'être chez elle, aux côtés de son mari. La gérante posa sur le plateau une théière fumante et remplit deux tasses, dont la forme et le motif étaient si rares qu'on ne les trouvait plus nulle part – hormis chez Anne, et peut-être quelques adeptes du salon de thé qui avait fermé dix ans auparavant. Lorsque la vieille femme porta la tasse à ses lèvres, elle discerna avec joie le goût de la camomille. C'était son parfum préféré, celui que le salon de thé maîtrisait à merveille et qu'elle n'avait jamais su reproduire. Face au bonheur qui la saisissait, toutes ses craintes disparurent ; à quoi bon s'inquiéter de ce qu'elle se-

rait mille ans après ? Si on mettait ce thé sous le nez de quelqu'un, il ne ressentirait jamais cet élan de nostalgie. Il ne verrait ni le salon de thé, ni les jolies tasses, et on aurait beau lui expliquer que c'était la boisson préférée d'Anne, il n'y verrait aucun intérêt. Et ce tableau ? Lui ferait-il verser une larme ? Certainement pas ; pour lui, ce serait juste un joli portrait de deux inconnus se mariant. Mais... et alors ? Il n'aurait pas besoin de connaître le nom d'Anne pour savoir qu'avant lui avaient existé d'autres personnes, et que ces autres personnes avaient pleuré, ri et bu du thé. Anne en ressentit même un pincement de culpabilité. S'était-elle convaincue que son passé primait sur le futur ? Ce futur serait bien le passé de quelqu'un. Elle avait mal interprété l'objectif de la Bibliothèque ; il n'était pas question de faire de son existence un trophée, mais un témoignage. La petite fleuriste méritait d'avoir à son tour un rôle à jouer dans cette ville, et n'avait pas à rester dans l'ombre de ceux qui l'avaient précédée. En revanche, ce qu'Anne pouvait lui offrir, c'était un héritage. Ce fut d'un ton confiant qu'elle déclara enfin : « Si vous voulez écrire mon histoire, allez-y ; mais ce n'est pas tout à fait ma vie que je partage, c'est mon époque. »

En souriant, la jeune femme s'assit au tabouret et sortit une plume et un encrier. A sa façon, elle faisait vivre, pour toujours, cette époque où le peintre et le salon de thé se côtoyaient dans la rue commerçante.

## Les Maîtres sonneurs



Depuis plus de 150 ans, je hais George Sand. Non pas que je déteste ses romans et son style, car elle a magnifiquement décrit mon Berry natal, mais elle m'a joué un drôle de tour.

Je suis le plus vieux chêne de la forêt de Saint-Chartier à quelques lieues de Nohant. Je suis né de père et de mère inconnus, mais j'ai pu quand même croître à l'abri des prédateurs. Dans cette partie de la forêt épargnée par les orages et les incendies, je m'épanouis tranquillement pendant presque cent ans au milieu de mes congénères. Je reçus parfois la visite d'une cavalière, c'était George ! Elle avait l'habitude de se promener accompagnée de son pianiste favori. Ainsi tout allait bien jusqu'au jour où, en 1853, la « Bonne Dame de Nohant » eut l'idée saugrenue de me faire participer, sans mon accord, à l'un de ses romans : Les Maîtres sonneurs.

Et me voici l'objet des attentions de Joset, le héros.

C'est au pied de mon tronc qu'il aurait entendu pour la première fois le son de la cornemuse, révélation qui fera basculer sa destinée. Cette dame ne manque pas d'imagination, car pendant ce premier siècle de ma vie, jamais je n'ai entendu cornemuse résonner sous mon feuillage.

Le roman rencontra un succès certain et, depuis cette époque, nombre de cornemuseux chevronnés ou en herbe sont venus exercer leur talent à mes pieds. Avec plus ou moins de bonheur.

Au début, je trouvais cela amusant, voire charmant. Le bouche-à-oreille fonctionnant, me voici bientôt le lieu de rencontres musicales et même d'un festival international rassemblant Bretons, Écossais, Auvergnats et joueurs de bien d'autres régions d'Europe.

Mais les fausses notes à la cornemuse sont pires qu'au violon, c'est vous dire ! Fini la quiétude ! J'étais parfois pris de tremblements partant de mes racinelles, grimpant le tronc jusqu'en haut de ma ramure. Excédé, à l'automne, j'abattais une grêle de glands sur les apprentis souffleurs qui s'enfuyaient à toutes jambes. Qu'ils aillent s'enfermer dans un conservatoire !

La coupe était pleine. Adieu ma tranquillité. Je commençais à dépérir. J'ai même été victime de ce que vous appelez, vous humains, un ulcère. Un trou c'est formé au centre de mon tronc pour atteindre la taille d'un homme au bout d'une soixantaine d'années.

L'heure était grave.

Heureusement, quelques naturalistes berrichons se sont émus de mon état et alertèrent les autorités des eaux et forêts. Des mesures radicales furent prises.

Les concerts de cornemuse furent interdits sous ma ramure sauf à la Sainte-Cécile.

Un périmètre de sécurité de vingt mètres de diamètre fut installé, une allée tracée

permet de m'apercevoir de loin. Par bonheur, aucune pancarte n'indique le chemin à suivre pour arriver jusqu'à moi.

J'ai pu enfin m'épanouir à nouveau dans cette majestueuse forêt pour atteindre la taille actuelle de 28 mètres. Les gardes me soignent avec attention, éliminent le gui parasite et le lierre sinueux.

En 1973, le 21 mars pour être exact, un ministre de l'agriculture, un certain Jacques Chirac est arrivé en grande pompe pour épingler sur mon écorce une grand-croix de vermeil à feuilles de chêne m'adoubant Chevalier de l'Ordre des Arbres Vénérables qu'il venait de créer. Je rejoignais d'augustes confrères comme le robinier du square Viviani à Paris, le

Ainsi se déroule ma vie maintenant. À l'automne, je disperse au vent mes glands faisant le régal des écureuils insouciantes et des sangliers bourrus. Et depuis trois ans, j'héberge au printemps un couple de geais bleus dont l'envol me ravit à chaque fois. Il m'arrive même de bruisser d'une certaine note pour prévenir les cerfs et les faons de la présence à l'orée de la forêt d'une horde rouge aux cuivres étincelants et chiens agressifs.

Aujourd'hui j'accueille avec bienveillance les promeneurs débonnaires avec leurs gamins touche-à-tout. Certains posent à l'intérieur de mon tronc pour la photo souvenir. C'est d'ailleurs le cas du plumitif à qui j'ai raconté mon histoire. platane d'orient du château Le Kinnor à Fervaque, sans parler, bien sûr, du chêne d'Allouville.





Concours organisé  
par la médiathèque Jacques Prévert de Dives-sur-Mer  
et la compagnie PMVV le grain de sable.

Avec le concours des bibliothèques de  
Caen, Colombelles, Hermanville-sur-Mer, Merville-Franceville  
et Montivilliers.

*Dans le cadre des 22es Rencontres d'été théâtre & lecture en Normandie*  
*[www.rencontresdete.fr](http://www.rencontresdete.fr)*



**MÉDIA**  
thèque  
**JACQUES**  
**PRÉVERT**  
**DIVES-SUR-MER**

Recueil réalisé par la Médiathèque Jacques Prévert

Imprimé par le service des affaires culturelles  
de la Mairie de Dives-sur-Mer Août 2023